

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.—U., \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 23.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

JEUDI, 8 JUIN 1882

## AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* fait appel aux abonnés retardataires et les prie de payer ce qu'ils doivent dans le plus bref délai. Elle regretterait d'user de sévérité à l'égard de ceux qui ne répondraient pas à cet appel. Les améliorations qui ont été faites à ce journal ont demandé et demandent tous les jours beaucoup de dépenses. Les abonnés en tiendront compte à l'Administration, elle ose l'espérer. *L'Opinion Publique* est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les Etats-Unis, \$3.50.

S'adresser à la CIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND, Bureaux de *L'Opinion Publique*, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

## L'INSTITUT ROYAL

L'Institut Royal existe ; il s'est manifesté officiellement au monde à Ottawa, jeudi, 25 mai, au milieu d'une pompe et d'un éclat qui ont jusqu'ici fait défaut à nos fêtes littéraires et scientifiques. C'est dans la salle des séances du Sénat qu'il nous est apparu, dans une salle peu habitée à autant d'harmonie. Notons en peu de mots les premiers pas de l'enfant vice-royal. Donc jeudi, 25 mai, à 4 heures de relevée, Son Excellence prend place au fauteuil du Sénat, comme au jour de l'ouverture du parlement. Quatre aides de camp, de l'or galonnés l'accompagnent. En face siègent les membres de l'Institut Royal. Autour de la salle, une triple rangée de dames rayonnent dans d'éblouissantes toilettes ; la beauté et la jeunesse forment un cadre à la science et à la littérature.

Son Excellence ouvre la séance, en prononçant quelques paroles pleines d'à-propos. Il cède la parole à M. Dawson, le président et à M. Chauveau, le vice-président de l'Institut. M. Dawson prononce un discours qui n'a rien de saillant.

Nous attendions le discours de M. Chauveau avec une certaine impatience. A notre sens, il ne devait pas souffrir de la comparaison avec son émule. M. Chauveau est resté pour nous la plus haute personnalité littéraire de notre pays, et ses titres, comme homme de lettres à la reconnaissance des Canadiens, ne sont pas minimes. Il a été un des premiers à attirer sur nous l'attention des hommes sérieux de la France. Le doyen de nos littérateurs, il écrivait ses plus belles pages alors que MM. Casgrain, Fréchette, Routhier, etc., n'étaient pas encore sur les bancs de l'école. Il restera bien peu de chose dans cinquante ans de tout ce qui s'est écrit aujourd'hui, mais l'oubli respectera encore alors le meilleur de l'œuvre de M. Chauveau. Ce trop court hommage rendu à la valeur littéraire de M. Chauveau, nous permet de lui dire que son discours à l'Institut Royal a été pour nous, comme pour nombre de ses amis, un désappointement assez vif. Nous n'attendions pas de lui ce qui nous aurait satisfait chez un autre : une banalité et des redites. M. Chauveau a été bien au-dessous de sa réputation. Nous le regrettons et pour lui et pour ceux qu'ils représentaient en cette circonstance. Nous souhaitions le voir planer au-dessus de M. Dawson, et il s'est contenté de se tenir près de son collègue terre-à-terre. On aurait dit qu'il y avait entente entre les deux premiers officiers de la société pour être médiocres.

On nous dit que c'était une improvisation ; ce n'est pas là une excuse. Il n'est pas plus permis de se présenter sans préparation devant un auditoire réuni pour entendre de belles choses, que de paraître en public

dans une tenue négligée, que d'aller à la bataille sans armes et de plaider une cause sans la connaître. Les membres de l'Académie Française, appelés à parler en séances solennelles, polissent et repolissent leurs discours pendant six mois.

On trouvera peut-être nos paroles un peu dures. Nous déclarons que nous avons l'intention d'être sévère à l'égard des membres de l'Institut Royal. Ils ont été choisis entre tous à raison de leur supériorité. Ils n'ont donc pas droit à cette indulgence dont on doit faire preuve à l'égard des débutants.

Le même soir, séance de la section française, à laquelle assiste Son Excellence le gouverneur-général. Lord Lorne visite la section française avant l'autre. M. Faucher de St. Maurice prend la parole. Nous l'écoutons ; évidemment la politique ne l'a pas encore tout à fait enlevé à la littérature. Sous le député, qui a subi le *charabia* de ses collègues, nous retrouvons encore l'écrivain facile et élégant de *Québec à Mexico* ; il n'a rien perdu de sa verve d'autrefois, mais nous l'avertissons qu'il court de grands dangers : il est à peu près certain qu'il ne servira pas de modèle à ses confrères de la Chambre, mais qu'au contraire ceux-ci déteindront sur lui. M. Faucher lit bien ; il s'efforce de donner par sa voix plus de sonorité encore à sa phrase naturellement sonore. Il ne va pas cependant jusqu'à l'emphase. Si nous avions une réserve à faire, nous dirions à M. Faucher que nous avons trouvé excessifs les compliments qu'il décochait à bout portant à ses confrères en immortalité rangés autour de lui. On nous répondra que c'est un peu l'usage à l'Académie Française ; mais aux séances de cette illustre compagnie l'ironie et la pointe courent sans cesse entre les phrases les plus mielleuses. Avec ces compliments à outrance on a l'air de faire de la camaraderie, sans compter qu'ils n'établissent aucune ligne de démarcation entre ceux qui les méritent et ceux qui ne les reçoivent qu'à titre d'eau bénite de cour.

Après M. Faucher, M. Lemoine. Quelle chute ! Ce qui nous convainc de l'irréparable médiocrité de M. Lemoine, c'est qu'il n'en a pas conscience. Sans broncher il a vidé devant ses collègues le sac de lieux communs le plus complet que nous ayons vu ! Et dans quelle langue ! Ah ! nous ne serons pas sévère pour M. Lemoine, parce que le juger sévèrement serait l'accabler. Mais franchement, nous trouvons que la section française n'aurait pas dû se choisir comme président un homme qui a dit, comme il l'a répété plusieurs fois l'autre soir, quatre-s-historiens, quatre-s-avocats—la parallèle entre Garneau et Ferland ; — j'ai contribué à élever un mausolée en *marbre de pierre* sur la tombe de M. Garneau (sic).

Il ne reste à la section française qu'à se cacher tant qu'elle aura un tel président ou bien à mettre cette lumière douteuse sous le boisseau lorsqu'elle tiendra ses séances.

Pas de tête, plutôt qu'une tête pareille ! Quelle idée aurait-on de nous à l'étranger si M. Lemoine se mêlait d'écrire à une société quelconque en se couvrant du bonnet de président de la section française ? Nous n'avons aucune animosité contre M. Lemoine, que nous estimons partout, excepté sur le terrain de la littérature, mais le regarder comme un homme de lettres, c'est une toute autre affaire.

Le lendemain, autre séance, dont MM. Casgrain et Lemay ont fait les frais. Le premier a lu une étude sur notre passé littéraire. M. l'abbé Casgrain est un des hommes qui font le plus d'honneur à notre littérature, et il est du petit nombre de nos écrivains dont l'opinion et les écrits ont de l'autorité. Ceux qui ont été témoins de ses débuts savent quels progrès il a fait depuis un bon nombre d'années. Accueillis par de terribles critiques, ses premiers écrits dénotaient cependant, malgré leurs défauts, un talent réel. Ils péchaient par une exubérance de sève que le temps et des critiques trop vives, mais prises en bonne part, ont fait disparaître. Lisez ses derniers travaux, lisez son histoire d'une paroisse canadienne au XVIIe siècle, et vous trouverez dans ces belles pages une phrase correcte, nerveuse, et une vigueur d'expressions peu commune ; c'est le vrai style de l'histoire. Le travail de M. Casgrain a été fort goûté en dépit de sa voix et de sa façon de dire qui laissent à désirer.

M. Lemay a lu un petit poème : *Le bien pour le mal*, qui a été fort loué. Nos lecteurs partageront bientôt le plaisir de ses auditeurs d'Ottawa, car nous publierons prochainement *Le bien pour le mal*. Rarement M. Lemay a été mieux inspiré, et nous retrouvons le barde de Lotbinière dans ses beaux vers, avec toutes les qualités de son talent si remarquable lorsqu'il frappe la veine qui lui convient.

\* \*

Il s'est produit à la première séance de la section des sciences un incident que nous tenons à présenter sous son véritable jour, car il a été défigurés par la plupart des journaux. M. Sterns Hunt, président de cette section, y prononça le discours d'ouverture et, sans égard pour ses auditeurs qui ne pourraient pas partager ses idées, il se fit l'écho des théories de Darwin, Huxley et Claude Bernard, sur l'origine de la vie. D'après M. Sterns Hunt, la vie apparaît d'abord dans les substances inorganiques et se manifeste plus tard dans les êtres organisés. M. l'abbé Hamel, recteur de l'Université-Laval, membre de la section des sciences, se hâta de protester contre de pareilles théories et de dégager sa responsabilité, attendu que ce discours, prononcé par le président, pouvait être regardé au dehors comme un reflet de l'opinion de la section des sciences. La discussion s'engagea sur ce point, et tous les collègues anglais de M. Hamel, qui prirent la parole, se rangèrent de son avis. Plusieurs membres de la section française des lettres ne donnèrent pas leur démission, comme l'ont annoncé les journaux, à cause de ce discours qui ne pouvait pas les regarder.

\* \*

Voilà en peu de mots ce qui s'est passé à Ottawa. La société est organisée : Puisse-t-elle remplir le but que lui a assigné Son Excellence et vivre longtemps ! Nous avons signalé les erreurs commises au début, nous avons déploré que plusieurs de nos meilleurs écrivains aient été laissés de côté, parce que nous croyons que des hommes comme Mgr Taché, Mgr Raymond, MM. Cauchon, Gérin-Lajoie, Royal, Buies, Garneau, etc., auraient dû y trouver place avant au moins un bon tiers de ceux qui y figurent. Si ces hommes n'avaient pas été exclus, on ne serait pas exposé à entendre dire, qu'à quatre ou cinq exceptions près, il serait possible de former en dehors de l'Institut une réunion de littérateurs plus dignes d'y figurer que ceux que M. le vice-président a, l'autre jour, comblés d'éloges.

A. D. DeCELLES.

## LA RÉVOLUTION EN ITALIE

AD IMAGINEM DEI.—AD IMAGINEM SIMILII.

Par une belle nuit d'été, quand les astres scintillent à la voûte azurée, quel est l'homme assez froid pour ne pas s'écrier avec enthousiasme comme David : " Les cieus racontent la gloire de Dieu et la nuit la redit à la nuit ? " Quel est celui qui, suivant au printemps le progrès aussi mystérieux que visible d'une végétation luxuriante, n'a pas admiré avec un vif sentiment d'amour et de reconnaissance l'œuvre providentielle de la main divine ? Et, sur les vagues de l'océan, qui n'a pas été tenté d'en chanter les sublimes grandeurs, les profondeurs insondables ?

Cependant, tout près de nous, il est un être plus merveilleux que les cieus, plus étonnant que les mystères de notre planète, plus grand que l'océan. Cette créature sublime, c'est l'homme.

Le monarque de l'univers s'offre aux yeux du chrétien comme le chef-d'œuvre de Dieu, et un chef-d'œuvre si achevé, si excellent que devant lui toutes les beautés du monde sensible s'évanouissent comme les clartés des étoiles pâlisent en face du soleil. Aussi, avec quel soin, avec quelle minutieuse attention Dieu procède, quand il veut l'appeler à l'existence !

Pour faire sortir tous les autres êtres du néant, le Créateur n'eût besoin que d'un mot : " Que la lumière soit ; " et la lumière fut. " Que les étoiles brillent au firmament ; " et les étoiles brillèrent tout aussitôt de

l'éclat le plus vif. " Que la terre se revête de verdure, que les poissons nagent dans les mers, que les oiseaux volent dans les airs, que les forêts se peuplent de bêtes fauves." Et aussitôt, la terre de germer et de fleurir ; la mer, l'air, les forêts de se remplir d'êtres vivants.

Quel contraste lorsqu'il s'agit de l'homme ! Alors Dieu se recueille et se prépare au grand œuvre qu'il se propose d'accomplir. Il entre en conseil avec lui-même, il réfléchit, il se rappelle le type qu'il a résolu de reproduire, il détermine le but qu'il lui assignera : " Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ; et qu'il commande aux poissons de la mer et aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre." Puis, ainsi préparé, Dieu façonne de ses propres mains l'enveloppe extérieure qu'il vivifie ensuite de son souffle divin. Et alors comme l'artiste qui brise ses pinceaux au pied de son chef-d'œuvre, pleinement satisfait de ce suprême effort de sa puissance, il cesse de créer : *Requiescit ab omni opere quod patrarat.*

Récit étonnant dans lequel chaque chrétien, depuis deux siècles a lu, avec l'amour de Dieu, la noblesse de son origine et sa supériorité marquée au-dessus des êtres qui l'entourent ! Page d'or sur laquelle ont médité un saint Augustin et un saint Thomas et de laquelle la géologie ne semble être qu'un éloquent commentaire ! Ah ! on parle d'égalité et de fraternité : où se révélèrent jamais mieux ces deux grandes assises de nos sociétés modernes ?

Mais il est trop tôt de faire de la science sociale ; avant d'unir des hommes, il faut savoir ce qu'ils sont. Ouvrons au hasard l'un des grands penseurs, voir même le païen Aristote : qu'est-ce que l'homme ?

Interrogez la nature, vous dira-t-il, et la nature vous répondra que l'homme est *roi*. C'est écrit sur le roc de nos montagnes et sur la pierre roulée au fond des précipices tout aussi bien que dans le rayon de soleil ou dans la corolle des fleurs. L'oiseau lui-même n'a de voix que pour chanter cette royauté. Mais cependant, si vous voulez la voir rayonner de tout son éclat, étudiez l'homme lui-même ; scrutez sa nature.

Comme le minéral, la plante et l'animal, il a l'être, la vie et la sensation, c'est vrai, mais quelle perfection ces forces disséminées dans les créatures inférieures n'acquiescent-elles pas chez lui ? Quelle est la machine plus compliquée et cependant plus une que le corps humain ? Quelle plante a une sève plus abondante et plus généreuse ? Quel animal a jamais rivalisé avec l'homme sous le rapport de la sensibilité ? Il en est, je le sais, qui excellent dans un ordre spécial de sensations, mais dans l'ensemble et même pour ce qui tient au rôle complexe d'un sens quelconque, il n'en est pas un qui approche de l'homme. Et pourquoi ? c'est que toutes ces facultés découlent chez l'homme d'un principe unique, l'âme raisonnable, et en reçoivent comme un rejaillissement de délicatesse et de force. L'âme humaine, que ne peut-elle pas ? Qui a tracé des limites à son intelligence ? Qui a mesuré l'énergie de sa volonté ? La vérité est son élément : elle s'y baigne, elle y nage, elle s'y plonge, et plus elle se l'assimile, plus elle la cherche encore : l'infinie vérité seule pourra la rassasier. Et quand au bien, avec quelle ardeur elle le poursuit, avec quelle énergie elle se cramponne à sa seule apparence ! Si nous voulons le savoir, rentrons en nous-mêmes et sondons sans crainte ce besoin du bonheur sans mélange qui se révèle béant aux heures calmes de la vie, ou encore, interrogeant le grand cœur qui s'affaisse, découragé à la vue d'une grande œuvre qu'il s'était proposée et qu'il ne peut accomplir. Là, encore, c'est l'infini qu'il faut à l'homme ; et comme l'infini, c'est Dieu ; et comme Dieu est pur, juste et bon, l'homme ne pourra l'atteindre et trouver l'apaisement de ses désirs près de lui qu'à la condition d'être lui-même ici-bas sobre, pieux et juste.

Tel est l'homme aux yeux de la foi, tel est l'homme aux yeux de la raison : les pieds sur la terre, mais la tête au ciel, un merveilleux résumé de tous les êtres inférieurs à lui, mais de plus, la première de ces substances intelligentes dans lesquelles les rayons de l'infini se reflètent comme dans un pur miroir. On l'a dit d'un mot, l'homme est un trait-d'union sublime qui relie la terre au ciel.

Mais l'homme trouva la jalousie au premier pas qu'il fit dans la vie. Avec une ruse infernale, l'ange déchu s'approcha de lui et, exploitant précisément chez lui ces nobles instincts qui l'entraînaient vers le vrai, le beau et le bien, et lui proposa, comme prix d'une désobéissance, le progrès universel : le progrès physique et corporel : *vous ne mourrez point* : le progrès scientifique et intellectuel : *sachant le bien et le mal*, et enfin, le progrès indéfini et panthéistique : *vous serez comme des dieux.*

L'homme crut à ces promesses mensongères ; et quel en fut le résultat ? nous ne le savons que trop. Infirmités du corps, ignorance de l'esprit, passions humiliantes et brutales. Et depuis lors, toujours et partout, celui qui fut " homicide dès le commencement " n'a cessé de se jouer de la crédulité de l'homme et d'effacer un à un tous les traits de ressemblance divine gravés sur son âme et sur son corps. L'erreur, la licence et la volupté ont été les poisons qu'il a souvent maniés avec plein succès, et quels ravages n'a-t-il pas exercés par eux sur

l'intelligence, la volonté et les sens même de sa victime !

Longtemps le démon avait essayé de faire l'homme l'agent de sa propre ruine ; et dans la longue série des siècles, l'histoire nous montre beaucoup de prétendus amis de la sagesse acharnés à cette œuvre diabolique. Ils nient qui une des grandeurs de l'homme, qui une autre : mais il semble que notre siècle devait voir toutes ces négations partielles se formuler dans une négation universelle appelée, comme par dérision, le *positivisme*. Des hommes, sans aucun doute, actifs et instruits, mais orgueilleux et égarés ont, eux aussi, éprouvé le vertige à ce mot magique de *progrès indéfini*, et s'unissant ensemble se sont faits les apôtres souvent séduisants d'un matérialisme déguisé. Nommer Aug. Comte, Littré et Taine, Stuart-Mill, Herbert Spencer, Al. Bain, Lewes, Darwin et Bailey, Moleschott, Büchner et Vogt, c'est nommer ceux qui en France, en Angleterre et en Allemagne ont apporté chacun leur pierre à cet édifice monstrueux de la philosophie positiviste. Je dis édifice, c'est abîme que je devrais dire ; au reste nos lecteurs en jugeront.

Qu'est l'homme pour eux ? Une âme ! non, même pas une faculté. C'est Taine qui nous l'affirme : " Il n'y a rien de réel dans le moi, sauf la file de ses événements ; ces événements, divers d'aspect, se ramènent tous à la sensation ; la sensation elle-même considérée du dehors se réduit à un groupe de mouvements moléculaires. Un flux et un faisceau de sensations et d'impulsions, qui, vus par une autre face, sont aussi un flux et un faisceau de vibrations nerveuses, voilà l'esprit."

Que devient cette intelligence si fièrement exaltée par la philosophie ? nous venons de le lire : un flux de vibrations nerveuses. Que devient la science ? " L'addition *machinale et instinctive* de faits avec d'autres faits semblables." (Stuart-Mill). Que devient la vérité ? " Un fantôme créé par les sens." (Taine.)

Et la volonté n'est pas mieux partagée. Privée de Dieu que quelques-uns déclarent une idée *extra-scientifique* et d'autres, plus nombreux, une idée anti-scientifique, dépouillée de sa liberté au nom d'un principe qu'ils appellent conservation et transformation des forces, elle n'est plus rien qu'un signe, qu'un mot vide de sens.

Dès lors, adieu toute morale, tout droit, toute responsabilité ! " Le vice et la vertu, dit M. Taine, sont des produits comme le vitriol et le sucre."

Voilà en peu de mots l'homme selon cette école de progrès. Certes, Démocrite, Epicure, Lucrèce, Condillac et Helvétius doivent s'avouer vaincus : ils n'eurent jamais cette audace !

Nous sommes en l'an de grâce 1950. Un voyageur parcourt silencieux et pensif les longues galeries des tombeaux à Westminster-Abbey. Tout à coup il s'arrête devant un monument étrange : sur un piédestal en granit couvert de raies noirs, qu'il reconnaît être l'*Eozoon Canadense*, il voit échelonnés dans un ordre parfait tous les animaux de la création. Ici et là cependant sont des interstices ou bien des êtres monstrueux qui ne furent jamais, et le tout est couronné d'une tête humaine. Quel peut être, se dit-il à lui-même, ce mausolée informe ? Et il interroge son guide. Et le guide lui glisse à l'oreille le nom de Darwin pendant que du doigt il lui indique la plaque de marbre. Ses yeux troublés par l'émotion de son âme ne peuvent lire, comme épitaphe du sophiste anglais, que ces mots du psalmiste présents à sa mémoire : " L'homme, quand il était dans les honneurs, ne l'a pas compris. Il s'est comparé aux animaux sans raison et il s'est fait semblable à eux." Et accablé par cette vision, le voyageur sort du temple solitaire, et ce n'est qu'après avoir fixé ses regards avec amour sur la divine figure de l'Homme-Dieu qu'il peut retrouver la paix de son âme. Quel autre prodige que celui de l'Incarnation eût pu rendre à l'homme sa dignité perdue ? Quel autre spectacle pourrait consoler l'homme de l'abaissement profond auquel la fausse science du XIXe siècle a soumis sa nature ?

À Paris et à Londres, il est, dit-on, deux temples érigés à l'honneur de l'homme-singe. Ottawa, m'assure-t-on, a voulu rivaliser avec les deux grandes capitales. En plaignant sincèrement les pauvres égarés qui cherchent dans cette nouvelle idolâtrie l'apaisement du besoin que l'homme a d'adorer, protestons, au nom de la foi et de la raison également outragées, de notre dignité d'hommes et de chrétiens, et ne permettons pas qu'on appelle jamais, comme le faisait tout dernièrement un journal de la capitale fédérale, l'un de ces apôtres de la déraison l'*homme du dix-neuvième siècle*. Fidèles à la théorie de ce naturaliste, nous dirions, nous, le singe du dix-neuvième siècle.

En traitant aujourd'hui ce sujet, j'ai pu paraître à mes lecteurs errer bien loin de l'Italie. Hélas ! il n'en est rien ; et les articles qui suivront ne le prouveront que trop.

GIULIO.

Un électeur à son député :

— Vous n'avez pas ouvert la bouche de toute la session.

— Oh oui ! j'ai bâillé tout le temps.

## SCIENCES ET INDUSTRIE

Encore la théorie de Darwin. Il paraît qu'un célèbre paléontologiste de Philadelphie, le professeur Edward D. Cope, a trouvé, dans le Wyoming, un squelette de singe dont le crâne se rapproche singulièrement de la tête humaine. Cette trouvaille aurait été faite dans la formation tertiaire.

\* \*

Il paraît que maintenant on va non seulement parler à distance par le téléphone, mais on va voir par le dioscope. De chez soi on entendra la musique, et on verra le ballet. On ne donne pas le nom de l'inventeur de cette merveille ; mais les femmes ne voudront plus être autrement qu'en grande toilette.

\* \*

Un sténographe, de New-York, M. E. F. Underhill, a inventé un système par lequel, à un moment donné, on fait disparaître tous les sièges d'un théâtre, afin de faciliter la sortie des assistants en cas de panique. Les sièges sont étendus par terre et font corps avec le parquet. Quelques théâtres vont faire l'application de cette invention à titre d'essai.

\* \*

Une suggestion très pratique que les récents accidents de mer imposent à l'attention. Il s'agirait de suspendre les portes de manière que chacun pût, en un instant, les décrocher ; chacune devrait être munie d'un flottant. En cas de danger on en ferait un radeau absolument insubmersible, sur lequel les passagers pourraient attendre qu'on leur porte secours.

\* \*

On a trouvé un nouvel emploi pour les légumes : on en fait des bijoux qui imitent parfaitement le corail. Après les avoir pelés avec soin, on les fait macérer dans l'acide sulfurique et on les soumet à une forte pression. Ce n'est pas plus difficile que cela. Les pommes de terre, les carottes, les navets, les betteraves, donnent les plus jolis résultats, chacun naturellement d'une nuance ou couleur particulière.

\* \*

Les derniers matériaux utilisés pour la construction sont le coton et la paille. On prend les rognures, les balayures, tous les déchets de coton, et on en fait une pâte qui, sous une pression suffisante, acquiert la dureté de la pierre. Il n'y a plus qu'à la tailler. La paille est traitée de la même manière que pour le carton. Les feuilles préparées sont enduites d'une composition particulière et, par la pression, converties en poutres et en planches de toutes grandeurs.

\* \*

On s'occupe beaucoup, dans le monde du génie civil, des causes d'explosion des machines à vapeur. Une demi-douzaine d'accidents se sont produits dernièrement, sans cause apparente ou connue, et naturellement tous les théoriciens se sont mis à l'œuvre. On dit avoir constaté les faits suivants : l'eau qui n'est pas troublée, remuée, peut atteindre, sans passer à l'état de vapeur, une température plus élevée que celle indiquée par le thermomètre comme point d'ébullition. Seulement, dès qu'on ouvre une soupape, ce qui agrandit le cubage du réservoir, toute l'eau passe immédiatement à l'état de vapeur, et l'explosion se produit.

Plusieurs accidents ont été attribués à la négligence du mécanicien : on dit toujours qu'il avait laissé tomber l'eau trop bas—on a même failli en lyncher quelques-uns à l'occasion de ce détail. Ils n'étaient cependant coupables que d'une ignorance qui était commune à tous les gens du métier, et qui n'est sérieusement discutée que depuis six mois ou un an.

## NOTRE FEUILLETON

Avec ce numéro se termine *Anne du Valmoët*. La semaine prochaine, nous commencerons à publier *Les Giboulées de la Vie*, par M<sup>me</sup> Claire de Chandeneux, travail intéressant, qui fera plaisir à nos lecteurs.

Un médecin de campagne, d'une intelligence médiocre et d'une science plus médiocre encore, fut appelé pour un enfant qui était malade. Il prescrivit quelques remèdes et partit, promettant de revenir le lendemain matin. Lorsqu'il arriva, le père de l'enfant alla à sa rencontre et lui dit que son petit malade était convalescent.

— Convalescent ! dit le docteur, convalescent ? Alors s'il est aussi mal que cela, vous ferez bien de faire venir un autre médecin, car je n'ai jamais traité un cas semblable ! Et ce disant, il remonta sur son cheval et disparut.



S. A. LE PRINCE LÉOPOLD, DUC D'ALBANY, FILS DE S. M. LA REINE VICTORIA.

## Discours prononcé à l'inauguration de la Société Royale du Canada par M. l'abbé H. R. Casgrain

Nous avons la bonne fortune de mettre aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs le remarquable travail que M. l'abbé Casgrain a lu devant les membres de l'Institut Royal d'Ottawa.

### NOTRE PASSÉ LITTÉRAIRE ET NOS DEUX HISTORIENS

#### I

Monsieur le Président, Messieurs,

D'autres voix plus écoutées que la mienne ont déjà loué, comme elle le mérite, l'inspiration d'où est née la Société Royale du Canada qui vient d'être inaugurée sous de si heureux auspices. Elles ont dit, avec l'éloquence que vous savez, les droits que s'est acquis à la reconnaissance des sciences et des lettres l'illustre représentant de notre souveraine, dont le nom est si populaire parmi nous. Animé d'une ambition toute royale, il a aspiré à un titre, à un genre de mérite auxquels n'avait songé aucun des gouverneurs qui l'avaient précédé : celui de Mécène du Canada. L'avenir dira quelle heureuse influence aura exercé sur la destinée des lettres et des sciences en ce pays la haute protection dont elles sont aujourd'hui l'objet.

A ce premier sentiment de gratitude vient s'en joindre un second qui touche tout particulièrement les membres canadiens-français de cette Société : cet hommage s'adresse à leurs devanciers, à ceux qui ont été les fondateurs de notre littérature nationale. C'est, en quelque sorte, avec un sentiment de piété filiale que la section française de la Société s'empresse d'inscrire leurs noms à la première page de ses annales. Ils ont été les premiers à la peine, il est juste qu'ils le soient à l'honneur. Supérieurs par le talent aussi bien que par l'âge, ils ont laissé après eux des œuvres qui n'ont pas été égalées et qui sont restées comme les meilleures assises de notre jeune littérature. S'ils eussent vécu assez longtemps pour être témoins du triomphe des lettres auquel nous assistons, ce serait sur leurs fronts que seraient tombées les premières couronnes académiques. Et combien chacun de nous se serait senti plus affermi et plus confiant, si, en franchissant aujourd'hui le seuil de cette enceinte, il se fût vu précédé des historiens Garneau et Ferland, du penseur Étienne Parent, et pourquoi ne pas dire aussi du plus patriotique comme du plus malheureux de nos poètes, Octave Crémazie.

Nous ne remplissons pas seulement un devoir, mais nous trouvons une protection en évoquant ces grandes figures, en rappelant leurs travaux, en associant leurs noms et leurs œuvres à l'inauguration de cette Société Royale du Canada.

#### II

Sans adopter tout entière la théorie de Montesquieu sur l'influence des climats, ni celle de Michelet par rapport à l'influence géographique sur le génie des peuples, j'ai toujours cru à une harmonie secrète et intime entre les hommes et les lieux qui les ont vu naître et où ils ont vécu. Enlevez Homère de ses îles harmonieuses et ensoleillées de la Grèce, Horace de ses collines romaines ou de son lac de Tivoli, Ossian de ses montagnes d'Écosse et de ses brumes du nord, vous n'aurez plus Homère, ni Horace, ni Ossian. Leur génie sera exilé comme leur vie.

Enlevez pareillement Garneau ou Crémazie du vieux cap de Québec, vous ne retrouverez plus le même historien, ni le même poète. Leur génie ou leur talent subsistera sans doute, mais il sera d'une autre nature, il aura pris une autre forme.

On a souvent remarqué que presque tous nos poètes sont les fils de nos montagnes.

Connaissez-vous le nid d'aigle d'où la plus populaire de nos muses modernes a pris son essor ? Parmi tant de sites des environs plus ou moins éloignés de Québec, qu'on ne cesse d'admirer, il en est un dont les voyageurs rapportent un souvenir ineffaçable, et dont l'empreinte poétique m'est toujours restée gravée dans l'imagination et dans le cœur, malgré tant de sites variés et splendides qui me sont tombés sous les yeux, depuis les bords de l'Italie et de la Suisse jusqu'à ceux de l'Atlantique, des Grands Lacs et du Golfe mexicain. Ce coin de montagnes est celui qui sert de piédestal à l'une de nos plus belles institutions classiques, le collège de Sainte-Anne.

Du haut de son dôme superbe qui vient d'être terminé, on ne distingue pas moins d'une vingtaine de paroisses disséminées gracieusement sur les deux rivages du fleuve qui n'a guère moins de cinq lieues de largeur en cet endroit, et dont l'immense nappe d'eau, parsemée d'îles variées d'aspect, de grandeur et de fertilité, se perd, à l'est et à l'ouest, dans les profondeurs de l'horizon. Il n'est peut-être pas de lieu sur tout le parcours du fleuve Saint-Laurent où ses deux rives paraissent aussi grandioses et aussi pittoresques. Elles ne sont ni trop rapprochées, ni trop lointaines pour la beauté du paysage. Montagneuses toutes deux, celles du sud s'élèvent en pentes douces et fertiles, tandis que celles du nord se dressent en caps sauvages et escarpés.

Les environs immédiats du collège sont aussi gra-

cieux que le panorama dont on y jouit est immense. Les larges ailes de l'édifice s'étendent sur la hauteur entre des massifs d'arbres, comme un aigle géant qui ouvre sa puissante envergure pour prendre son vol, ou qui vient de s'y poser.

La cour des élèves a été percée dans la forêt qui lui sert encore de ceinture. Taillée irrégulièrement selon les caprices du terrain, elle est plantée çà et là de jeunes érables, ornée de kiosques, de berceaux, de divers jeux, embellie de jardins et de vergers. Le coup d'œil que présente cette retraite durant les beaux jours de l'été, quand elle est toute retentissante des cris des élèves et des chants des oiseaux, fait naître l'idée de ces oasis enchantées que rêvent les poètes.

Il y a vingt-cinq ans, par une tiède matinée de juin, à l'heure où les élèves en congé bourdonnaient dans cette cour comme un essaim d'abeilles, un jeune étudiant, dans toute la fleur de l'adolescence, aux cheveux blonds et bouclés, à la taille mince, aux traits délicats, un peu pâles, à l'œil bleu velouté, était assis à l'écart sous un taillis, en compagnie d'une couple de ses camarades. La chevelure au vent, l'air inspiré, il leur lisait, d'une voix vibrante, des passages détachés d'un livre qu'il déposait de temps en temps pour saisir un journal où il leur faisait admirer quelques strophes de vers fraîchement publiés.

C'était un tableau à peindre que ce groupe de jeunes gens, encadré dans un rideau de ramures vertes qui secouaient sur leurs têtes, avec la brise, les rayons tamisés du soleil. Des éclairs dans leurs yeux, des éclats de voix, des gestes animés, tout indiquait l'enthousiasme juvénile que leur inspiraient ces lectures.

Quel était ce livre ? Quels étaient ces vers ? Ce livre, c'était l'*Histoire du Canada* de Garneau. Ces vers, c'étaient ceux de Crémazie. Ce jeune enthousiaste, c'était celui qui, le premier parmi les Canadiens, devait plus tard aller offrir son front aux lauriers de l'Académie Française.

Garneau ! Crémazie ! voilà les auteurs de la révolution littéraire que nous avons vue et qui a révélé au-delà de l'océan le Canada intellectuel.

Le temps est déjà loin où des visiteurs étrangers, ignorants notre langue ou mus par le préjugé, nous accusaient de parler un patois. Les Français de la vieille France qui sont venus nous serrer la main, et parmi eux on comptait des sommités littéraires, des académiciens, des savants, l'ont répété bien des fois. Le français que parle notre peuple est le français du peuple de Louis XIV. La langue qu'écrivent nos littérateurs est comprise et écoutée à Paris et à l'Académie Française.

Le temps est loin où l'un de nos gouvernants, lord Durham, ne voulait pas reconnaître chez nous les éléments de la vitalité nationale, et prétendait nous refuser une place au banquet des peuples, parce que nous n'avions pas encore de littérature. Notre littérature est née ; et si elle n'a pas encore produit de chefs-d'œuvre, du moins a-t-elle fait des progrès appréciables.

A-t-on jamais bien compris les dures conditions de vie intellectuelle aussi bien que politique que le sort des armes nous avait imposées ! Sait-on toutes les résistances qu'il nous a fallu faire ? tous les obstacles que nous avons eu à vaincre ?

On admire l'intrépidité de nos pionniers d'autrefois, la constance de nos défricheurs, ces conquérants pacifiques du sol canadien. Nous avons eu aussi nos pionniers et nos défricheurs dans le monde des lettres. Ce qui leur a fallu de courage et de constance pour ouvrir, à travers mille difficultés, la route des intelligences et planter les premiers jalons de notre littérature, les anciens qui leur survivent le savent, et la jeune génération qui nous suit aura peine à le comprendre.

La secousse qui avait brisé notre premier lien colonial avait été si violente qu'elle avait tout ébranlé, sinon tout renversé, dans notre corps social. La classe aisée, c'est-à-dire la classe instruite, avait fui au lendemain du désastre et avait repris, avec les épaves de sa fortune, le chemin de la France. Seul, ruiné, mais non découragé, le peuple resta fidèle à la cause nationale, fidèle à lui-même. À peine ses cicatrices étaient-elles fermées, qu'il se releva pour la lutte. Des besoins nouveaux firent surgir de nouveaux dévouements. Il fallait tout créer avec rien, s'ouvrir les veines, pour ainsi dire, s'épuiser pour organiser la défense. Le peuple canadien réalisa la légende du pélican qui se déchire les entrailles pour nourrir ses enfants. Ses chefs avaient compris tout d'abord que l'avenir n'était plus à l'épée, mais à la parole et à la plume. Au prix de ses sueurs et de ses fatigues, il éleva des centres d'éducation, faibles et obscurs dans leurs commencements, mais qui grandirent bientôt en importance, et d'où sortit ensuite toute une milice nouvelle, sagement disciplinée, qui poussa ce grand cri de liberté que l'Angleterre était digne d'entendre et de comprendre.

Le succès fut lent à venir ; les progrès de l'éducation se firent attendre. On en saisit maintenant la cause. Les éléments essentiels de l'instruction étaient insuffisants ; à peine pouvait-on se procurer les livres nécessaires aux études. On hésita à nous croire quand nous dirons qu'à l'époque même de notre cours classique (il n'y a pas de cela trente-cinq ans), les élèves étaient encore obligés d'écrire de leurs propres mains les traités de belles-lettres, de rhétorique, des sciences naturelles, etc.,

etc., destinés aux classes. Les livres étaient rares, et il était difficile de s'en procurer, même au prix de l'or.

Il ne faut pas oublier que, pendant près d'un siècle, nous avons été complètement séparés de la France, notre foyer de lumière. La guerre de l'indépendance américaine avait suivi de près celle de la conquête, puis étaient venues la révolution française et les guerres de l'Empire. Les rares communications avec la France qui avaient été commencées sous la Restauration, furent de nouveau interrompues à l'époque des troubles de 1837. Ce ne fut qu'après 1840 que nos relations commerciales s'établirent définitivement avec l'ancienne mère-patrie.

Aujourd'hui que nous sommes plus rapprochés de Paris que ne l'étaient Marseille et Toulouse au commencement du siècle, on a du mal à se rendre compte des difficultés que nos devanciers ont eu à surmonter pour se frayer un chemin dans la carrière des lettres.

Leurs créations en acquièrent à nos yeux un prix qui nous en fait peut-être exagérer l'importance et le mérite un *petit trop*, comme on disait au temps de Champlain. Elles ressemblent à ces bijoux de famille un peu démodés, comme leur écrivain, mais dont on aime à se parer, parce qu'ils gardent quelque chose de ceux qu'on a le plus aimés.

#### III

On a dit que la France était la seule nation qui se dévouât pour une idée. Nous sommes les fils de la France et fiers de refléter son génie. Nés d'une grande pensée, l'idée civilisatrice et religieuse, nous sommes restés les fils de la pensée plus que de l'action. Dans cette fiévreuse Amérique, où tout le monde fait une course effrénée à la fortune, au *mighty dollar*, nous nous attardons au travail de l'idée.

L'américain qui nous coudoie, nous voyant courbés sur cette œuvre ingrate, hausse les épaules, sourit et passe. Il ne comprend pas. Lui n'agit guère que pour le présent, nous créons (du moins c'est notre conviction), nous créons pour l'avenir : *eternitati pingo*.

Vous vous rappelez ce personnage de Notre-Dame de Paris que Victor Hugo place, un livre à la main, en face d'un monument gothique et à qui il fait dire ce mot devenu célèbre : *Ceci tuera cela*. Dans cet ordre d'idées, aucun Canadien ne fut plus Français que notre historien national. Toute la vie de Garneau se résume dans ce beau vers de Lamartine :

Sans haine et sans amour, tu vécus pour penser.

Au lendemain de sa fin prématurée, un de ceux qui l'avait le mieux connu, grand esprit comme lui, a écrit toute sa vie en quelques lignes émues qui le peignent au vrai :

« Il est mort à la tâche, notre cher et grand historien. Il n'a connu ni les splendeurs de la richesse, ni les enivrements du pouvoir. Il a vécu humble, presque pauvre, loin des plaisirs du monde, cachant avec soin les rayonnements de sa haute intelligence pour les concentrer sur cette œuvre qui dévora sa vie en lui donnant l'immortalité. Garneau a été le flambeau qui a porté la lumière sur notre courte, mais héroïque histoire, et c'est en se consumant lui-même qu'il a éclairé ses compatriotes. »

Rarement historien n'a travaillé dans des circonstances plus dramatiques : c'était après 1840. L'œuvre de l'Union venait d'être consommée, et les ennemis de notre race s'applaudissaient, croyant par là avoir donné le coup de grâce à notre jeune nationalité. Souvent, dans le silence de ses méditations, l'historien se demandait à lui-même s'il écrivait sur un berceau ou sur une tombe. Ce doute qui planait dans son esprit et qui se trahit sous sa plume, répand sur son histoire une teinte de mélancolie touchante qui en relève l'intérêt. La pensée du lecteur se reporte avec celle de l'historien sur l'avenir, et vacille, comme la sienne, entre le doute et l'espérance.

Si nous en étions encore au temps des parallèles, ce serait ici le lieu d'établir en quoi nos deux historiens, Garneau et Ferland se ressemblent, en quoi ils diffèrent, sans toutefois faire du parallèle un prétexte à antithèse.

Il y a deux écoles, ou si l'on veut, deux races d'historiens : ceux qui effacent et ceux qui accusent leur personnalité ; ceux qui se désintéressent du présent et qui se contentent de narrer et d'expliquer les événements, et ceux qui en étudiant le passé, n'oublient pas le présent, qui embrassent une doctrine ou une cause, la font ressortir des faits et en poursuivent le développement.

Je ne dissimule pas ma préférence pour cette dernière école. C'est, au reste, la grande manière, celle dont Bossuet est un maître immortel.

Garneau appartient à cette race d'historien ; l'abbé Ferland relève plutôt de la première.

Chacun d'eux d'ailleurs s'est placé à un point de vue différent. Garneau s'adressait au public européen, pour le moins autant qu'à ses nationaux. C'était une conséquence de sa thèse qui peut se formuler ainsi : Défense des Canadiens devant l'Angleterre.

L'abbé Ferland, caractère timide à force d'être modeste, n'ambitionnait guère d'autre auditoire que le nôtre. Plus complet que Garneau, surtout pour les origines de notre histoire, qu'il a mieux comprises, il

n'a pas été surpassé comme narrateur facile et consciencieux. L'un a plus les qualités de l'annaliste ; l'autre celles de l'historien. Enlevé prématurément comme Garneau, l'abbé Ferland n'a pas eu, comme son émule, la bonne fortune de mettre le couronnement à son œuvre. Interrompue brusquement à l'époque de la conquête, elle ne donne pas la mesure de son talent. Il n'a eu le temps de mettre la dernière main qu'au premier volume de son *Cours d'Histoire* ; c'est la meilleure page qui ait été écrite sur nos origines historiques.

Si on n'avait pas tant abusé de la comparaison sous prétexte de mieux faire comprendre son sujet, j'en sarderais une qui me semble représenter assez bien le caractère distinctif de nos deux historiens, et que je prendrais sur le théâtre même de leurs travaux.

Ceux qui sont familiers avec le paysage de Québec, connaissent le délicieux parcours de la rivière Saint-Charles, aussi bien que les bords autrement accidentés de la rivière Montmorency. La première qui serpente paisiblement à travers des vallons qu'elle embellit et fertilise et qui se jette sans bruit dans le fleuve, rappelle le talent facile, calme et modeste de l'abbé Ferland ; tandis que la course ardente, l'air de sauvagerie du Montmorency qui se décharge en écume, fait songer à la manière plus âpre, plus mouvementée de l'historien Garneau. L'un et l'autre sont des sources de science et de patriotisme dignes de la réputation qui leur a été faite.

## IV

Lorsque Dante entreprit son immortel voyage à travers les mondes de l'autre vie, il sentit d'abord son courage fléchir, et il n'osa s'aventurer seul ni dans cette nuit, ni dans ces lumières. Alors deux figures bien-faisantes, celle de Virgile et de Béatrix, lui apparurent, le rassurèrent et lui servirent de guides.

Vous avez entrevu ma pensée, messieurs. Nous voici à l'entrée d'une carrière toute nouvelle et inconnue, mêlée de clartés et d'ombres. Plus d'un écueil nous attend sur la route. Comme le pèlerin de Florence, nous avons besoin de guides et de soutiens. En est-il de meilleurs que les deux nobles figures que je viens d'évoquer devant vous ? Il n'en est pas de plus pures, ni de plus sereines dans toute notre histoire littéraire. Si nous marchons sur leurs traces, si nous suivons leurs exemples, apportant toujours la même conscience dans les recherches, la même sincérité dans les discussions, nous ne risquerons guère de nous égarer ni dans la voie de la science, ni dans celle du patriotisme.

## CHRONIQUE AMÉRICAINE

New-York, 30 mai 1882.

Puisque les événements du vieux et du nouveau monde n'ont rien de saillant ; puisque les hommes d'état américains sont petits ; puisque la politique de M. Gladstone à l'égard de l'Irlande manque de grandeur et que les Irlandais y répondent par des petitesse, je me résous, pour aujourd'hui, à ne parler que de ce qui est sublime.

\* \*

Il y a une foule de gens à qui vous demanderiez en vain quelle est la plus haute montagne du monde. Ils ne sauraient seulement pas vous dire que c'est l'Himalaya qui mesure 18,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

On croit communément que la ville la plus peuplée de la terre se nomme Pékin. Eh bien ! l'on est dans une profonde erreur. Londres, avec ses faubourgs, est la reine des cités sous ce rapport ; Pékin, la capitale de la France et New-York ne viennent qu'après.

Le plus grand et le plus riche théâtre du monde est situé à Paris, boulevard des Italiens. Le Grand Opéra de Paris ne souffre aucune comparaison : le Grand Théâtre de Palerme, la Scala de Milan, Covent Garden de Londres, ne sont que des bicoques auprès de ce beau monument.

Je ne devrais pas parler du Pont de Brooklyn ; tout le monde sait qu'il a 6,000 pieds de long et que ses piles sont aussi hautes que des cathédrales. Ses dimensions sont tellement colossales, qu'une foule d'Américains en sont devenus idiots à force de l'admirer. J'admets jusqu'à présent que c'est le plus grand qu'on ait vu. Cependant, avant d'en faire l'éloge, je voudrais savoir s'il ne s'écroulera pas sous la première voiture qui y passera !

Le lac Supérieur, dont les vagues caressent également le Canada et les États-Unis, est le plus vaste du monde. Ses 400 milles de long et ses 160 milles de large, défient toutes comparaisons avec les plus beaux lacs d'Europe !

C'est véritablement une merveille de la nature.

Il en est de même des chutes du Niagara : c'est le plus beau spectacle qu'il ait été donné à l'homme d'admirer.

Cette masse d'eau, qui se précipite d'une hauteur de 158 pieds, avec un bruit formidable, est d'un inouïsme ruisselant !

Les fameuses grottes de Mammoth, dans le Kentucky, sont les plus profondes qu'on ait jamais vues. Une armée entière pourrait y faire l'exercice. On y remarque une rivière navigable, dont les poissons sont aveugles. Qu'on vienne donc nous parler maintenant de la grotte de Calypso !

Les plus grands arbres du monde sont en Californie ; on en a mesuré un, entre autres, qui a 276 pieds de long et 106 pieds de circonférence à la base. C'est à cause de leur taille gigantesque qu'on leur a donné le nom de Mammoths.

C'est au Mexique, à quelques lieues de Puebla, qu'existe le volcan le plus remarquable par l'intensité de sa flamme. Le Popocatepek est plus haut que le Vésuve, et son cratère à 3 milles de circonférence, et plus de mille pieds de profondeur. Ce volcan, qui donne certainement plus de flamme que l'Etna, n'a pas encore sa réputation ; il lui faudrait un Empédocle. Faute d'un savant qui se sacrifie, le Popocatepek sera longtemps peu apprécié.

Il y a des volcans qui n'ont pas de chance !

La Grande-Bretagne est le plus grand empire du monde.

On dit que le soleil ne se couche jamais sur son immense territoire qui occupe la sixième partie de la surface du globe.

On y parle toutes les langues, et avec ses habitants de races si opposées, on pourrait former un musée ethnologique très curieux. Et dire que les Irlandais ne sont pas fiers d'être anglais. Quels ingrats !

Il me serait facile d'augmenter cette liste des plus grandes choses de la terre, mais en tout il faut savoir se borner, car, sans cela, je serais obligé de rechercher aussi quel est le plus grand poète du monde, le plus grand orateur, le plus grand diplomate, le plus grand philosophe, mais en ma qualité de Français, je craindrais de formuler des jugements trop favorables à mes compatriotes.

Cependant, je crois que tout le monde sera de mon avis lorsque, pour finir, je dirai que le plus grand et le plus lâche scélérat de la terre, c'est Guiteau !

\* \*

Jamais la démonstration annuelle du 30 mai, en l'honneur des soldats qui sont tombés pendant la guerre civile américaine, n'avait été aussi brillante que celle d'aujourd'hui.

On peut dire, sans exagération, que le mois de mai, si froid cette année, n'avait pas fait éclore assez de fleurs pour décorer la tombe de ces braves.

Le président Arthur assistait lui-même, dans Mansion Square, au défilé des miliciens, qui étaient au nombre de 35,000.

Ce que ces braves gens ont absorbé de bière pendant cette journée si chaude, les *bar-keepers* seuls le savent !

Les morts auraient tort de se plaindre ; non seulement on a fleuri leurs tombes, mais on les a arrosées largement.

ANTHONY RALPH.

## NOS GRAVURES

## Le mariage de S. A. R. le prince Léopold

L'Angleterre est le pays de la tradition. Le cérémonial de tout ce qui touche à l'étiquette de cour y est réglé par de vieux usages qui introduisent, parmi les costumes et les habitudes, des contrastes parfois bizarres, mais qui ne sont pas sans grandeur. Notre principale gravure en donne une idée. Elle représente la chapelle Saint-Georges, à Windsor, au moment où le chapelain bénit l'union du prince Léopold et de la princesse Hélène. Elle donne une idée complète de la splendeur de cette fête dont le cadre est la chapelle des chevaliers de la Jarretière.

Les deux fiancés, aujourd'hui mariés, dont nous donnons les portraits, sont : l'un le prince Léopold, duc d'Albany, troisième fils de S. M. la reine Victoria, et l'autre la princesse Hélène, fille du prince régnant de Waldeck-Prymont et sœur de S. M. la reine Emma de Hollande.

Au milieu de cette fête qui fait monter la jeune épouse sur les marches d'un des plus beaux trônes du monde, un douloureux événement est venu jeter un voile de deuil sur la joie de ces augustes personnages : la princesse de Wurtemberg, femme du prince héritier Guillaume, autre sœur de la princesse Hélène, est morte subitement d'une suite de couches ; la mort a montré une fois de plus que sa faux n'épargnait pas les rois.

LA SCIENCE ET L'HUILE.—Le *Virginian*, de Norfolk (Va.), du 16 janvier 1882, fait mention de la cure remarquable par l'*Huile de St. Jacob*, d'un rhumatisme aigu dont souffrait horriblement le professeur Cromwell, bien connu dans le pays par ses illustrations artistiques. Il a suffi d'une seule bouteille pour effectuer cette guérison ; son effet a été vraiment magique.

## NOUVELLES DIVERSES

On dit que l'honorable juge Mackenzie est sur le point de résigner, à cause du mauvais état de sa santé.

Le 65<sup>e</sup> bataillon de Montréal se rendra à Québec le premier juillet et paradera sur les plaines d'Abraham.

Le général Garibaldi est décédé à Caprera, vendredi soir, à 6.30 heures. Il était âgé de 75 ans.

Demers, le meurtrier de madame Vve Bonin, a été arrêté avant-hier matin à la Longue-Pointe, près Montréal.

BOHÉMIENS.—On dit qu'une troupe de ces diseurs de bonne aventure est campée quelque part aux alentours de Québec.

M. C.-T. Suzor, avocat de Québec et secrétaire-général du barreau de la province, est décédé subitement dimanche matin.

Le lieutenant-gouverneur Cauchon a eu une maladie sérieuse. Nous sommes heureux d'apprendre aujourd'hui que sa santé est bien rétablie.

Le général de Charrette, accompagné de sa femme, est arrivé jeudi dernier à New-York ; il est parti pour Baltimore, et sera à Montréal vers le 20 juin.

M. Xavier Gervais, citoyen bien connu de Sainte-Anne de la Pérade, s'est noyé dans la rivière Sainte-Anne. Son corps n'a pas encore été retrouvé.

Un train employé à la construction a déraillé, jeudi dernier, sur le Québec Central, près de la station de Weedon, et le mécanicien, nommé Charest, a été tué.

Le *Sarmatian* est arrivé à Québec samedi. Son Altesse Royale la princesse Louise était au nombre des passagers. Elle a été reçue par le gouverneur-général.

Nous apprenons que l'exposition provinciale aura lieu, cette année encore, à Montréal. Les frais d'une exposition à Québec auraient été trop élevés, et l'argent nécessaire n'a pu être souscrit.

Monsieur Jos. Marmette, notre romancier, est parti pour Paris, qu'il va habiter. Il s'est embarqué il y a quelques jours. Sa femme et ses enfants se sont embarqués avec lui.

La grande procession de la Fête-Dieu aura lieu dimanche prochain. Le défilé, partant de Notre-Dame, passera par la Place-d'Armes, les rues Craig, Saint-Laurent, Sainte-Catherine, et reviendra par les rues Saint-Hubert, Dubord, Saint-Denis et Craig.

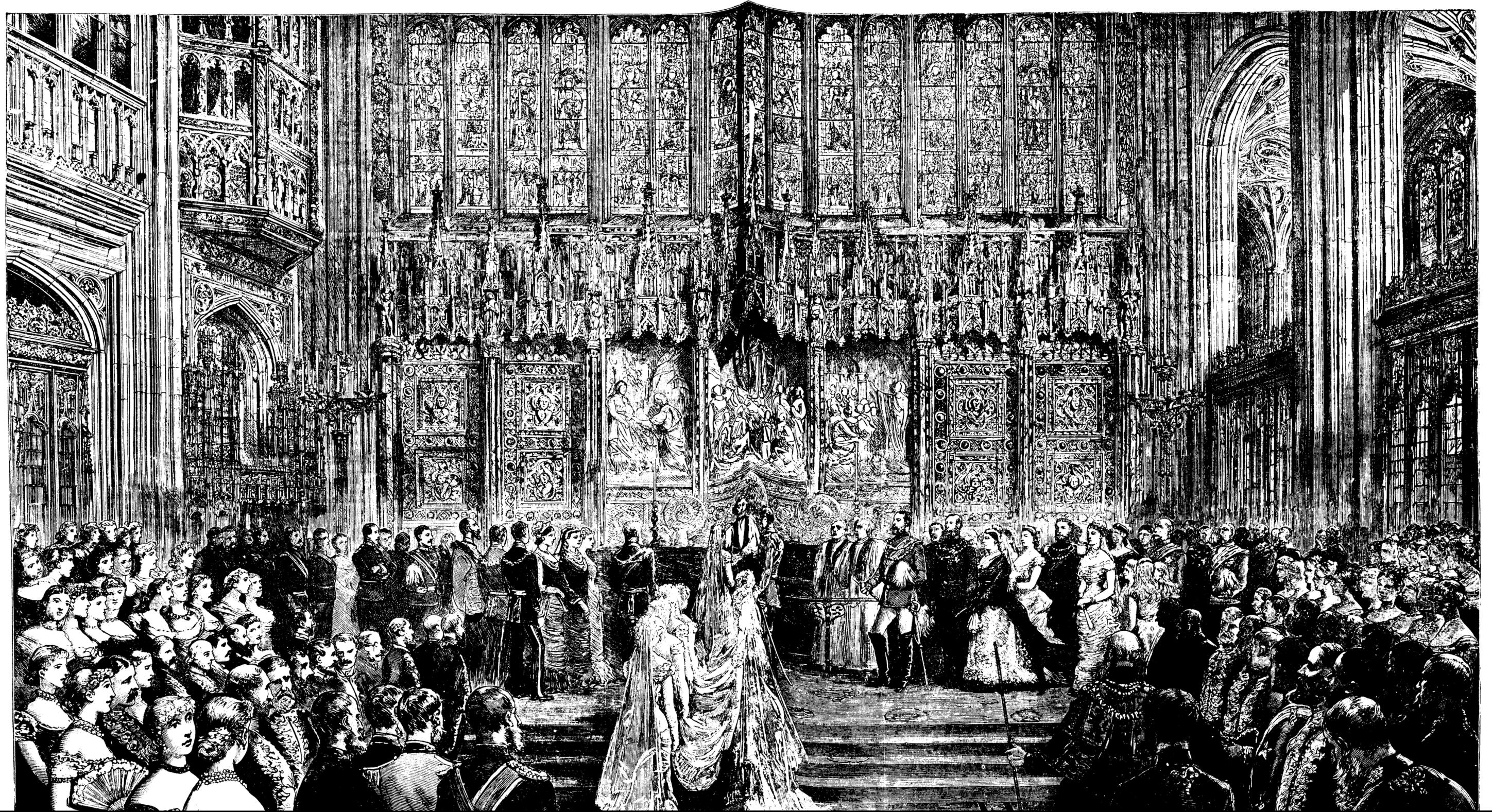
LES NOTAIRES.—Le bureau des notaires a décidé que dans chaque district de la province, les notaires devront s'assembler au palais de justice du chef-lieu, pour élire les membres qui devront faire partie de la chambre des notaires pendant l'espace de trois ans.

Dans la seule journée du 30 mai, il est arrivé à New-York 6,042 émigrants d'Europe, amenés par huit steamers transatlantiques. Le même jour de l'année dernière, il n'en était arrivé que 2,721. Le 31 mai, 5,901 émigrants ont encore débarqué à New-York.

Un violent incendie qui a éclaté, vendredi soir, à Lévis, a détruit la gare aux marchandises, les bureaux du Grand-Tronc et les hangars des immigrants et diverses habitations ainsi que plusieurs wagons de marchandises. On estime les pertes à \$400,000.

L'inauguration des travaux sur le chemin de fer de la vallée de La Gatineau aura lieu à Hull. La cérémonie, qui promet d'être imposante, réunira les citoyens les plus éminents du comté d'Ottawa ainsi que les promoteurs de l'entreprise.

Dans un concert à Toronto, le violoniste Prume a été l'objet d'un accueil enthousiaste après l'exécution du magnifique concerto de Mendelssohn. D'après le correspondant, l'artiste aurait joué avec une verve endiablée, surtout le final de cette magistrale composition. Après ce succès éclatant, le grand violoniste et madame Prume ont dû laisser Toronto pour Winnipeg, où ils devront être les hôtes de l'hon. Cauchon, lieutenant-gouverneur.



## CHOSSES ET AUTRES

Une liste des rues de Paris, dressée par ordre du conseil municipal, fait voir qu'il y en a 3,630, formant une longueur totale d'à peu près 600 milles. Pas moins de 1,439 de ces rues ont eu leurs noms changés dans les trente dernières années, et presque toujours pour des raisons politiques.

On a vendu dernièrement à Paris quelques autographes et quelques miniatures rares, entr'autres les portraits de Marie-Antoinette et de Madame Elizabeth. Une lettre autographe de Marie-Antoinette a été vendue 640 francs, et quelques lignes écrites par Madame Elizabeth, le lendemain de la prise de la Bastille, ont rapporté 420 francs.

Un défendeur est poursuivi pour dettes ; il est amené comme témoin et jure positivement qu'il ne doit rien. Il ajoute qu'il a une maladie de poumons qui ne lui laisse pas huit jours à vivre. Ce détail affecte le juge qui prend la cause en délibéré. Avant les huit jours, le défendeur était mort. Le juge a décidé en sa faveur *post mortem*. Ce juge avait cru qu'un homme qui devait mourir dans les huit jours ne pouvait pas faire un faux serment.

Il y a toujours profit à relire les bons ouvrages historiques, dit un journal français. Voici une prophétie, qui est en même temps un *aveu* fort piquant dans la bouche de M. Thiers.

Ouvrez l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, tome 5e, livre XIX, page 55 (période d'avril 1804), et entre autres réflexions fort judicieuses sur la forme républicaine, vous lirez ceci :

“ En tout pays déchiré par les factions, menacé par des ennemis extérieurs, le besoin d'être gouverné et défendu amènera, tôt ou tard, le triomphe d'un personnage puissant, guerrier comme César à Rome, riche comme les Médicis à Florence.

“ Si ce pays a toujours vécu en monarchie, que la folie des factions l'ait, pour un instant, arraché à son état naturel pour en faire une république éphémère, il faudra quelques années de trouble pour inspirer l'horreur de l'anarchie, moins d'années encore pour trouver le soldat capable d'y mettre un terme, ramener ainsi le pays à ses habitudes, et dissiper le songe de ceux qui avaient cru changer la nature humaine par de vains décrets.”

Tant que l'expérience n'aura pas réfuté cette page, il paraît contraire au républicanisme sincère de celui qui l'a écrite, à une heure où il ne prévoyait pas que le grand premier rôle pourrait lui échoir.

Un voyageur, qui a vu le prince Victor à Hidelberg, fils du prince Jérôme Bonaparte, et prétendant à la couronne impériale pour le jour d'une restauration bonapartiste en France, communique au *Figaro* de longs détails sur l'héritier des Napoléons. Nous en détachons les deux paragraphes qui suivent :

“ J'ai vu le prince de fort près, le hasard m'ayant fait descendre à ce même hôtel de l'Europe. Il est de haute taille, bien musclé, d'apparence robuste, très brun, avec deux yeux noirs brillants.

“ Les cheveux sont coupés presque ras, sauf sur le devant de la tête, où ils sont divisés par le milieu, à la mode un peu féminine d'aujourd'hui. Une moustache très noire, déjà forte, ombre la lèvre, se termine en petits crocs cirés.

“ Le nez recourbé légèrement, la lèvre grosse, un peu boudeuse, le menton saillant sont ceux d'un Bonaparte tout craché. Le front et les yeux rappelleraient plutôt l'air de famille de la maison de Savoie.

“ Mais la partie inférieure du masque est si caractéristique, si franchement napoléonienne, que j'ai reconnu le prince tout de suite, sans l'avoir jamais vu. Au milieu des Allemands et des Anglais sans nombre qui peuplent ces hôtels de la Forêt-Noire, du Neckar et du Rhin, j'ai aperçu ce jeune homme solide, carré des épaules, qui s'avançait en causant doucement avec son précepteur. Il me sembla que je voyais le prince Napoléon en personne, à la veille de la vingtième année, moins épais, moins voûté et tout rose, tout florissant de santé.

“ Ce jeune homme n'est-il pas le prince Victor-Napoléon ? demandai-je à quelqu'un de la ville.

“ Précisément ! me répondit le citadin. Tous les Français le reconnaissent.

“ Sur la question de la loi militaire, je crois que le prince reconnaît les vices de l'organisation actuelle et qu'il est partisan du système préconisé autrefois par M. Thiers, de la loi de 1832 modifiée, et avant tout de la prime de rengagement sans laquelle les cadres sont impossibles.

“ Sur la question de laïcisation des hôpitaux et des écoles, le jeune prince est très net. Il a blâmé plus

d'une fois et avec énergie les attentats à la liberté de conscience dont se rend coupable le gouvernement qui est censé nous diviser le moins.

“ Le prince remplit au surplus ses devoirs religieux, et il est loin de médire de l'Eglise, dont on l'a, je ne sais trop pourquoi, accusé de renier les leçons à l'instigation du prince Jérôme, son père.”

Darwin nous a fait, lui aussi, l'honneur de proclamer que l'homme descendait du singe. Le journal que nous citons tantôt prétend que ces intéressants animaux ont été très touchés de cette opinion du père du transformisme et il commet à ce sujet l'irrévérence qu'on va lire :

“ Irrespectueux, mais tant pis. Depuis deux jours, on ne laisse pénétrer aucun journal dans le Palais des Singes, afin que ces intéressants frères puissent encore ignorer la mort de M. Darwin.”

Une dépêche adressée au *Mail*, de Toronto, nous apprend que le duc d'Edimbourg, le prince Arthur, qui se livre avec ardeur à l'étude de la musique, a accompagné, sur le violon, Albani, chantant l'*Ave Maria* de Gounod, dans un grand concert à Londres.

On annonce la mort de M. le comte Franz de Champagny, l'auteur des *Douze César*, et d'une foule d'ouvrages très estimés.

## LES PRISONNIERS POLITIQUES

LISTE DES PRISONNIERS DE 1838

(Suite et fin.)

Nadeau, Frs.—Narbonne, Pierre-Rémi—Negus, Isaac—Nelson, Jonathan—Neveu, Ls.—Gédéon—Newcomb, George—Newcomb, Samuel—Newcomb, Dr Samuel—Nicolas, Frs.—Normandeau, Ls.—Normandin, J.-B.—Normandin, Pierre—Noro, Pierre—Nowas, G.-W.—

Oigny, Bénoni—Oigny, dit Livernois, Isaac—Olivier, J.-B.—Ouellette, fils, J.-B.—Ouellette, père, J.-B.—Oumette, J.-B.

Pacaud, Philippe-N.—Pagé, Benoit—Pagé, Benoit—Pagé, Hubert—Papineau, André-A.—Papineau, dit Montigny, André—Paradis, Frs.—Paradis, Hilaire—Paradis, Pierre—Paré, Joseph—Paré, Michel—Parent, Etienne—Parent, Pierre—Patenaude, Alexis—Patenaude, Clovis—Patenaude, Frs.—Péan, Vital—Pelletier, Pierre—Peloquin, Alexis—Pépin, Pierre—Péron, Jos.—Perrault, Dr Adolphe—Perrigo, James—Phaneuf, Pierre-C.—Picard, Charles—Picard, Ed.—Picard, Jos.—Picard, Pierre—Pigeon, Frs.—Pinsonnault, Isaac—Pinsonnault, Jos.—Pinsonnault, Jos.—Pinsonnault, Ls.—Pinsonnault, Moïse—Pinsonnault, Pascal—Pinsonnault, Paul—Pinsonnault, René—Pinsonnault, Simon—Pitré, Pierre—Plante, Pierre—Poineau, Ls.—Poirier, Chs.—Poirier, Frs.—Poirier, Ls.—Poissant, Dominique—Poissant, Eustache—Poissant, dit Boileau, Ls.—Potvin, J.-B.—Potvin, dit Montpetit, Etienne—Pouton, Pierre—Poutré Félix—Préfontaine, Alexis—Préfontaine, Toussaint—Prégent, Ls.—Prevost, André—Prevost, Ant.—Prevost, Chs.—Prevost, Frs.—X.—Prevost, J.-B.—Prevost, Théodore—Prieur, Frs.—X.—Primeau, Aug.—Primeau, Joachim—Primeau, Michel—Primeau, Pierre—Primeau, Pierre—Primeau, Pierre—Proteau, André—Proulx, Frs.

Quesnel, Paul—Quintal, Antoine.

Racicot, Ant.—Racicot, Frs.—Rameau, dit Lachapelle, Laurent—Rainville, Jos.—Ranger, Frs.—Rapin, Chs.—Raymond, Joseph—Reeves, Stephen—Regnier, Etienne—Reid, Frs.—Reid, Frs.—Reid, Pierre—Reid, Pierre—Remillard, Ed.—Remillard, Frs.—Remillard, Ls.—Richard, Julien—Rivard, Paul—Roberge, Jos.—Roberge, Olivier—Roberge, Pierre—Robert, Augustin—Robert, Frs.—Robert, Hubert—Robert, Jacques—Robert, Jacques—Robert, Jos.—Robert, Olivier—Robert, Paul—Robert, Prosper—Robert, Régis—Robert, Théophile—Robert, Vital—Robert, alias Josine, Amable—Robitaille, Hyacinthe—Robitaille, Jacques—Robitaille, Ls.—A.—Rochon, Ant.—Rochon, Ed.—Pasca—Rochon, Jérémie—Rochon, Mic.—Rochon, Toussaint—Rocque, Ant.—Rodrigue, Alexis—Rollin, J.-B.—Rose, J.-B.—Rouillé, Grégoire—Rouillé, René—Roujeau, J.-B.—Roujeau, Jos.—Roujeau, Ls.—Rousseau, Ant.—Rousseau, Dr Ed.—Rousselle, J.-B.—Rousselle, Joseph—Rousselle, Nicolas—Roussin, Antoine, alias Jos.—Roy, Ant.—Roy, Ant.—Roy, Basile—Roy, Jos.—Roy, Jos.—Roy, Jos.—Roy, Jos.—Roy, Julien—J.-B.—Roy, Ls.—Roy, Michel—Roy, Narcisse—Roy, Pierre—Roy, dit Lapensée, Chs.—Ruffiange, J.-B.—Ruffiange, Joachim—Ruffiange, Ls.

St. Amand, J.-B.—St. Aubin, Etienne—St. Denis, Paul—St. Germain, fils, Frs.—St. Germain, père, Frs.

—St. Germain, J.-B.—St. James, Augustin—St. Jean, Denis—St. Jean, Jacques—St. Louis, Frs.—Ste. Marie, Pierre-C.—Samson, Amable-Régis—Sanborn, Joshua—Sanguinet, Ambroise—Sanguinet, Charles—Sarault, Ls.—Sauvet, Paul—Seigniorine, Pascal—Sénécal, Eustache—Sénécal, Joseph—Serat, Barthélemi—Shalle, Hyacinthe—Simard, Ambroise—Simard, Narcisse—Slaven, Philippe—Smith, Joseph—Squires, John—Surprenant, Alex.—Surprenant Frs.—Surprenant, Frs.—Surprenant, Médard—Surprenant, Michel—Surprenant, dit Lafontaine, Thomas.

Tack, John-C.—Tavernier, Frs.—Teed, John—Terrell, John—Terrioux, Pierre—Tessier, Pierre—Této, dit Ducharme, Ed.—Této, dit Ducharme, Michel—Této, Jean-Frs.—Thérien, Ed.—Thérien, Frs.—Thibault, Ls.—Thibault, Ls.—Thibault, Noël—Thibault, Pierre—Thibert, Jean-Ls., jr.—Thibert, Jean-Ls., sr.—Thibert, Jean-Marie—Thivierge, Frs.—Thivierge, Ls.—Tisseur, J.-B.—Toudu, dit St-Onge, Paul—Touchette, Frs.—X.—Tremblay, Barthélemi—Tremblay, Ed.—Tremblay, E.—Tremblay, Isaie—Tremblay, Isidore—Tremblay, Jos.—Tremblay, Julien—Tremblay, Michel—Tremblay, Paul—Tremblay, Ph.—Tremblay, Pierre—Tremblay, Toussaint-V.—Trépanier, fils, Frs.—Trottier, Toussaint—Trudeau, Jos.—Trudeau, Ls.—Trudel, fils, Ls.—Trudelle, J.-B.—Turcot, Frs.—Turcot, Ls.—Turcotte, Messire, Frs.—M.

Urbain, Pierre.

Vachereau, Th.—Vadeboncoeur, Am.—Valiquette, Thomas—Vallée, Frs.—Vallée, Dr Guillaume—Vallée, Ls.—Vandale, Ant.—Verdon, Benoni—Verdon, Luc—Vernais, Chs.—Versailles, J.-B.—Vézina, Isid.—Viau, J.-B.—Vien, Ant.—Viger, Denis-Benj.—Viger, Ls.—Michel.

Wadley, Taylor—Wathier, Moïse—Wathier, dit Lanoie, Jos.—Webster, John-H.—Weilbröner, Avila—Willing, John—Woolfred, Daniel.

Yelle, Théophile.

On arrêta 855 personnes accusées de haute trahison. De ce nombre, 108 seulement passèrent en jugement devant la cour martiale : 12 furent condamnées à mort, 58 à la déportation, 26 admises à caution, 2 mises en liberté à condition de laisser la province, 1 fut mise en liberté à condition de ne pas quitter la province, 9 furent acquittées.

Si jamais occasion se présente où l'on eut raison de dire que la justice est aveugle, ce fut dans ce cas : emprisonner 747 personnes, contre lesquelles on ne put formuler la moindre accusation ! Mais il fallait donner raison aux oligarchistes qui accusaient les Canadiens de ne pas être “loyal.” On les arrêta sous le prétexte qu'étant Canadiens, ils devaient sympathiser avec les révoltés.

L'on peut se faire une idée où les choses en étaient rendus, pour la presse canadienne, par les deux extraits suivants publiés dans le *Canadien* :

“ La nouvelle direction n'a pas besoin d'annoncer qu'elle s'abstiendra de publier aucun article qui pourrait le moins du monde porter ombrage à un pouvoir aussi susceptible que l'est le gouvernement actuel..... De meilleurs temps viendront, il faut l'espérer, où le gouvernement consentira à entendre la vérité dite avec courage et désintéressement.”

“ En effet, avec la censure on saurait ce qui peut être publié sans s'exposer aux rigueurs irrémédiables de l'autorité, à se voir emprisonné et à voir saisir ses presses, caractères, etc., en un mot, à être privé de ses moyens de subsistance. Si le gouvernement continue à priver la presse de la protection que lui offre le cours ordinaire des lois, il doit, en justice, lui accorder la censure commune, étant un moindre mal ; car l'état actuel de la justice tend un piège à la presse. Le jury, l'*Habeas corpus*, ou la censure.”

Pendant qu'on en agissait ainsi avec la presse canadienne, la presse anglaise jouissait d'une liberté absolue et imprimait des articles sanguinaires.

Ce qui suit est pris dans le *Herald* de Montréal :

“ Les poltrons incomparables qui dirigent les affaires dans Downing Street, sont les seuls causes de nos troubles actuels, car s'ils eussent ordonné de pendre d'une manière sommaire tous les rebelles, au lieu de les engraisser tout l'hiver dans une prison confortable, et ensuite les relâcher, nous serions aujourd'hui en paix.

..... Nous faisons des vœux pour que les soldats aussi bien que les volontaires voient, cette fois, la nécessité absolue d'épargner au gouvernement le trouble de garder des prisonniers, et de priver ces derniers, une fois pris, de l'avantage de recommencer la guerre. L'ennemi ne nous donnera pas de quartier, AINSI QU'IL NE LUI EN SOIT PAS DONNÉ !!!”

La presse canadienne mourante ; nos compatriotes expirant sur l'échafaud et dans l'exil leur trop grand amour pour la patrie ; la nationalité canadienne-française livrée pieds et poings liés au parti oligarchique.

Voilà quels furent les résultats immédiats de l'insurrection de 1837-38.

Ci-suit la liste de ceux qui subirent leur procès et les sentences prononcées contre eux :

## CONDAMNÉS À MORT

Cardinal, Joseph-Narcisse—Daunais, Amable—De-coigne, Pierre-Théophile—DeLorimier, Chevalier—Duquette, Jos.—Hamelin, Frs.-X.—Hindelang, Charles—Narbonne, Pierre-Rémi—Nicolas, Frs.—Robert, Jos.—Sanguinet, Ambroise—Sanguinet, Charles.

## DÉPORTÉS

Allary, Michel—Béchar, Théodore—Bergevin, dit Langevin, Chs.—Bigonnesse, dit Beaucaire, Frs.—Bouc, Chs.—Guillaume—Bourbonnais, Désiré—Bourdon, Ls.—Bousquet, J.-B.—Buisson, Constant—Chevrefils, Ig.-G.—Coupal, dit Lareine, Ant.—Defaillette, Louis—Ducharme, Léandre—Dumouchelle, Jos.—Dumouchelle, Ls.—Gagnon, David—Goyette, Jacques—Goyette, Jos.—Guérin, dit Dussault, Ls.—Guertin, Frs.—Guimond, Jos.—Hébert, J.-David—Hébert, Jos.-Jacques—Huot, Chs.—Laberge, Jean.—Lancôt, Hypolite—Langlois, Etienne—Languedoc, Etienne—Lanoie, Pierre—Leblanc, David-D.—Leblanc, Hubert-D.—Lepaillieur, François-Maurice—Longtin, Jacques—Longtin, Moïse—Marceau, dit Petit, Jacques—Morin, Achille—Morin, Pierre-Hector—Matt, Benjamin.—Newcombe, Samuel.—Papineau, dit Montigny, André—Paré, Joseph—Pinsonnault, Ls.—Pinsonnault, René—Pinsonnault, Pascal—Prévost, François-X.—Prieur, François-Xavier—Robert, Théophile—Rochon, Ed.—Pascal—Rochon—Jérémy—Rochon, Toussaint—Roy, Bazile—Roy, dit Lapensée, Jos.—Thibert, Jean-Louis—Thibert, Jean-Marie—Touchette, Frs.-X.—Trudelle, J.-B.—Turcot, Louis.

## ADMIS À CAUTION.

Camyré, Frs.—Charbonneau, Antoine—Cousineau, Joseph—Dalton, Moses—Demers, David—Dion, Frs.—Fravelle, Paul—Héneault, Louis—Julien, Louis—Leclair, Léon—L'Ecuyer, Jos.—Longtin, dit, Jérôme, fils, Michel—Mondat, Charles—Patenaude, Clovis—Rapin, Chs.—Roussin, Antoine, alias Jos.—Roy, Jos.—St. Louis, Frs.—Surprenant, Frs.—Surprenant, dit Lafontaine, Thomas—Tremblay, Ed.—Tremblay, Philippe—Trepannier, Frs.—Vallé, Frs.—Verdon, Bénoni—Wattier, dit Lanoie, Joseph

## MIS EN LIBERTÉ À CONDITION DE LAISSER LA PROVINCE.

Brien, J.-B. Henri—Levesque, Guillaume.

## MIS EN LIBERTÉ À CONDITION DE NE PAS LAISSER LA PROVINCE.

Côté, Antoine.

## ACQUITTÉS.

Doré, Antoine—Dozois, J.-B.—Lemelin, Louis—Lesiège, dit Laviolette, Louis—Longtin, Joseph—Perrigo, James—Robert, Jacques—Thérien, Edouard—Tremblay, Isidore.

J.-N. RATTEY.

Ottawa, 10 mai 1882.

Sur la devanture d'un barbier de village s'étale en gros caractères l'inscription : " Barbes de Ire et de 2e classe."

Entre un quidam étranger à la localité qui demande une barbe de première classe.

Le barbier le fait asseoir et lui frotte le visage avec un savon trempé dans une eau d'une pureté douteuse.

—Mais je vous ai demandé une barbe de première classe !

—Parfaitement, répond le figaro ; quand c'est une barbe de deuxième classe, je fais mousser le savon avec ma salive.

Le client court encore !

\* \*

Dernièrement, deux hommes traversaient la place d'Armes, à Montréal, parlant politique et philosophie.

—Tu crois, dit l'un d'eux, que Dieu domine tout, préside tout ?...

—Oui !

—L'as-tu vu ? reprend l'esprit fat.

Son compagnon s'arrête, et lui montrant le drapeau qui flotte sur l'une des tours de l'église Notre-Dame :

—Tiens, regarde, dit-il.

—Eh bien ?

—Eh bien ! qu'est-ce qui le fait flotter ?

—Le vent, parbleu !

—Vois-tu le vent ?

\* \*

Entre architectes.

Premier architecte.—Et votre fils ?

Deuxième architecte.—Il chante.

Premier architecte.—Il ferait mieux d'élever des maisons.

Deuxième architecte.—Merci, il gagnera plus d'argent en élevant la voix ; il a des *sous-sols* de poitrine !

## LES NIDS

Avec son costume vert tendre,  
Voici le printemps revenu ;  
Il ne s'est pas fait trop attendre.  
C'est lui ! Chacun l'a reconnu.

Et le soleil qui l'accompagne  
Dans tous les cœurs met la gaieté ;  
Sous ses chauds rayons, la campagne  
Revêt un aspect enchanté.

L'oiseau reprend son babillage  
Et cherche, pour faire son nid,  
Un endroit sous l'épais feuillage :  
Il a si peur, pauvre petit.

Qu'on ne découvre sa retraite,  
Qu'on ne détruise sa maison,  
Car si l'on trouve sa cachette,  
Adieu repos ! adieu chanson !

Vous tous, enfants, qui, les dimanches,  
Dans les bois prenez vos ébats,  
Si vous voyez, entre deux branches,  
Un nid, surtout n'y touchez pas !

N'y touchez pas, et prenez garde,  
Même en passant, de l'effleurer ;  
La mère est là qui vous regarde,  
Plaintive, et semblant implorer.

Un nid c'est une chose sainte,  
Voyez-vous, et lorsque l'oiseau  
Vous implore, écoutez sa plainte.  
Pour lui le nid c'est le berceau ;

Et, devant sa douleur amère,  
Pensez à vos berceaux aussi,  
A la douleur de votre mère  
Si quelqu'un les brisait ainsi.

Si vos joyeux éclats de rire  
Sont la gaieté de la maison,  
L'oiseau que vous voulez détruire  
Est la gaieté de la saison ;

C'est lui qui charme vos oreilles,  
Comme les fleurs charment vos yeux.  
De ses roulades sans pareilles  
Troublant l'écho silencieux ;

Le jardin vous semblerait triste.  
Le parc vous paraîtrait désert  
Si cet incomparable artiste,  
L'été n'y donnait son concert.

Et quand vous irez, frais et roses,  
Courir sous les rameaux bénis,  
En pensant à toutes ces choses,  
Enfants, ne touchez pas aux nids.

PAUL BILHAUD.

## ANNE DU VALMOËT

—o—

PAR

M. MARYAN.

—

XXV

(Suite et fin.)

Mais Anne n'était en ce moment ni un public sévère, ni un critique impartial ; c'était son âme, c'était son cœur qui dévorait ces lignes, et que venaient faire vibrer des échecs sympathiques. ... Car l'élevation des sentiments débordait à chaque page.

Elle ne quitta le volume qu'à la dernière ligne. Ses yeux étaient inondés de larmes. ... Elle se représentait ce grand et robuste soldat, cet homme d'action épris de grand air, courbé sur ces pages laborieuses, rivé à ce labeur antipathique, évoquant ce qu'il y avait de plus haut et de meilleur en lui pour faire un livre digne d'elle. Elle lisait, à travers ces phrases souvent abstraites et parfois confuses, quel noble esprit il avait, et quel cœur d'élite. ... Elle comprenait le roman douloureux qui avait bouleversé cette vie paisible, et le mal auquel Georges avait failli succomber s'expliquait maintenant pour elle. Il avait tenté de se plier aux rêves de celle qu'il aimait, essayé de changer ses propres tendances, sa nature même ; il avait lutté contre les difficultés d'un travail presque abhorré jusqu'à user sa force, jusqu'à briser sa santé dans les veilles interminables, tout cela par amour pour elle ; puis, déçu dans son espoir, n'ayant pu saisir le succès (oh ! comme il avait dû souffrir !) il s'était résigné à ne plus lui offrir son nom honorable, mais obscur. ...

—Oh ! se dit-elle, les yeux mouillés de larmes, quelque puisse être le jugement des autres, et fallût-il s'ensevelir dans l'obscurité de la campagne, dans un tel souvenir il y aurait de quoi réjouir la vie d'une femme, et cette femme pourrait être justement fière d'avoir été aimée par un tel cœur !

Chacune des paroles d'Alix revenait à sa mémoire. ... Ah ! maintenant elle comprenait le prix d'un cœur fidèle ! maintenant elle comprenait le rôle de la femme : aimer, soutenir, consoler et réjouir—non pas briller. ...

Elle fut tirée de sa rêverie par un bruit inaccoutumé audessus d'elle, et des exclamations confuses.

Presque aussitôt Marguerite frappa à sa porte.

—Mon livre t'a donc bien captivée ? dit-elle d'une voix joyeuse. Chère petite, il est l'heure du dîner, nous nous mettons à table. ... Tu vas trouver un nouveau convive. ... Un ami de mon mari arrivé sans s'être annoncé, pour bien peu de temps, malheureusement. ... Es-tu prête ? ... Tu nous rejoindras au salon, n'est-ce pas ?

Anne arrangea rapidement ses cheveux, et, encore tout entière aux pensées qui remplissaient son esprit, elle quitta sa chambre à regret et se dirigea vers le salon.

Un étranger d'une taille athlétique se tenait près de la porte. Le dos tourné. Marguerite courut au-devant d'Anne et la prit par la main.

—Je te présente un de nos bons amis, M. Auvray, commençant-elle.

Le nouveau venu se retourna, et un cri à demi étouffé s'échappa de ses lèvres. Anne, blanche comme une statue de marbre, demeura immobile, mais ses traits se détendirent, et, incapable de dominer son émotion, elle fondit en larmes.

—Anne ! ... Es-tu malade ? s'écria madame Aymard avec inquiétude. Ma chérie qu'as-tu donc ? Tu es restée trop longtemps enfermée dans cette chambre. ...

La jeune fille s'efforça de sourire, et d'une voix tremblante :

—Je suis un peu souffrante, et mes nerfs sont si ébranlés. ...

Le visage de Georges s'était couvert d'un sombre nuage, et M. Aymard devina la vérité à l'expression de douleur contenue qu'il s'efforçait cependant de cacher. Anne fit un effort suprême pour rompre l'embaras qui régnait autour d'elle.

—J'ai reçu ce matin des nouvelles de votre oncle, dit-elle à Georges.

Chose digne de remarque, nous disons des banalités chaque fois que notre cœur est plein d'une vive émotion ; et il faut ajouter que ces banalités servent le plus souvent à nous rendre l'empire que nous étions près de perdre sur nous-mêmes.

—Tu connaissais M. Auvray ! s'écria Marguerite, à peine revenue de sa surprise. Mais c'est vrai ! Tu l'as rencontré à Blois. ...

Elle s'arrêta, presque interdite : elle comprenait à son tour ce qui venait de se passer, et M. Aymard s'empressa aussitôt de reprendre la conversation interrompue par l'entrée de la jeune fille.

Marguerite s'était réjouie de l'arrivée inattendue de Georges, et avait espéré que le repas serait agréable et joyeux. Son attente fut déçue. On causa beaucoup, mais il y avait de la part de chacun un effort et une contrainte incompatibles avec la gaieté.

Après le dîner, à l'inexprimable soulagement de tous, il vint quelques amis, et l'on passa la soirée au jardin.

La nuit tombait, mais la lune commençait à briller au ciel ; la petite société, dispersée dans les allées, jouissait de l'air doux et parfumé. Anne, qui se promenait un peu à l'écart, tressaillit en voyant se profiler près d'elle une ombre gigantesque.

—Voudriez-vous me permettre de vous adresser une question ? dit une voix grave et basse. Jadis, à Blois, ma présence parut vous être pénible. ... Je crus alors que cette impression était due à la perte encore récente que vous veniez de subir. ... Aujourd'hui, je vous ai causé bien involontairement une émotion évidemment douloureuse. ... Je ne savais pas vous rencontrer ici, et je m'étonne que mon oncle ne m'ait point appris. ... Mais peu importe. ... Mes amis me demandent de leur donner une journée tout entière ; cependant je repartirai ce soir, et. ...

—Oh ! non ! non ! s'écria Anne, interdite, tremblante ne vous méprenez pas. ...

Elle s'arrêta, confuse. Que pouvait-elle faire ? une femme n'offre pas son affection. ... Qui sait, d'ailleurs, si Georges l'aimait encore ? Les douleurs dont elle avait été la cause ne l'avaient-elles pas détaché de son ancien amour ?

J'ai beaucoup souffert ces temps derniers, reprit-elle, et je suis réellement nerveuse. ... Je ne m'attendais pas à vous voir, je vous croyais absent.

—Je pars dans deux jours pour l'Espagne. ... Mais vous parliez de chagrins ? ... Mon oncle, en effet, m'a appris le mariage de votre belle-mère. Il m'a profondément surpris, moi qui avais cru à son affection pour un autre. ...

—Pour un autre ! répéta la jeune fille, étonnée.

Georges ne s'expliqua point, et reprit :

—Mon oncle paraissait croire que vous étiez résignée à cet événement. ...

Un sanglot lui répondit, et le troubla jusqu'au fond de l'âme. Cependant, pouvait-il offrir de nouveau sa main ? Hélas ! si elle était acceptée, il n'oserait croire que ce fût pour lui-même !

On rentra à ce moment dans la maison. Anne s'assit dans un coin du salon, prétextant un peu de migraine. Georges rejoignit Marguerite, et, bientôt après, ils parurent absorbés dans une conversation intéressante.

Quand on se sépara pour la nuit, après que Georges fut parti pour l'hôtel voisin, madame Aymard reconduisit Anne jusqu'à la porte de sa chambre.

—Veux-tu que nous causions ? dit-elle d'une voix caressante.

—Demain ! murmura la jeune fille, dont la figure exprima la souffrance.

—Demain, soit. ... Ma chère Anne, tu m'expliqueras ces larmes de tantôt. ... Pauvre M. Georges ! Il t'aime tant ! ...

La porte se referma.

Il l'aimait toujours ! ... Mais alors ? ... Le cœur d'Anne battait avec force tandis qu'elle essayait d'en sonder les profondeurs et d'en découvrir les véritables sentiments. Elle ferma les yeux et repassa l'année qui venait de s'écouler depuis le jour où elle avait repoussé la demande de Georges en pleurant et avec une sorte de regret. Pourquoi ce regret ? Aurait-elle alors déjà pu l'aimer ? ... N'avait-elle pas involontairement pensé à lui quand elle avait eu besoin de paix et de consolation ?

Et maintenant, renonçait-elle bien réellement à ses rêves d'ambition ? Saurait-elle vivre sans regrets à Beaubois ? ...

Oui, à cette idée, son cœur se sentait joyeux. ... D'ailleurs, si le nom de son mari n'était point célèbre, ne pouvait-elle aspirer à la réputation pour elle-même ? M. Aymard n'avait-il pas, à propos de ses poésies, prononcé le mot de *génie* ?

Elle ouvrit les yeux, son regard tomba sur le livre de Georges, et elle frissonna comme si un souffle glacé eût passé sur elle.

Il avait échoué, lui. ... Pouvait-elle, voudrait-elle réussir ? ...

Tout ce qu'il y a de généreux dans un cœur de femme se souleva en elle à cette pensée. Ah ! s'il n'eût pas essayé de devenir écrivain, elle eût pu être poète ; mais avec le souvenir qu'il conserverait sans doute de son échec comme une épingle aigüe, pouvait-elle, si elle devenait la compagne de son foyer, s'élever dans la voie qu'il n'avait pas su s'ouvrir ? ... Et cependant, M. Aymard avait prédit le succès à ses vers, et elle n'avait que vingt ans !

Pâle, émue, elle prit son album et relut les stances où elle avait mis la flamme de son esprit, la moelle même de son cœur. ... Elle s'enivra de leur harmonie, et les premières lueurs du jour la trouvèrent encore penchée sur ces pages chéries. ...



S. A. LA PRINCESSE HÉLENE DE WALDECK-PYRMONT.

Un oiseau matinal commença sa chanson et la fit tressaillir en la rappelant à elle-même. Alors, le visage inondé de larmes, elle s'agenouilla un instant et murmura une prière fervente. Puis, déchirant les feuillets, elle les approcha d'une main ferme de la bougie.

Quand le papier fut consumé, quand des parcelles noirâtres s'envolèrent par la chambre, restes impalpables de ce qu'elle avait aimé comme un trésor, Anne sanglotait. . . . Mais l'ardeur généreuse du sacrifice resplendissait sur ses traits : la jeunesse et l'oubli de soi s'étaient unis pour vaincre l'ambition, et un hymne d'une douceur infinie commençait à s'élever dans son cœur.

XXVI

Quelques heures après, Anne descendit au jardin et s'assit, le livre de George à la main, sous un petit berceau de lilas en fleur. Une sensation d'apaisement s'emparait d'elle : loin de regretter ce qu'elle avait fait, elle comprenait le mot touchant de madame Aymard ; On n'aime jamais mieux qu'après un sacrifice.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon ; Anne oubliait les heures, et ne voyait pas le visage demi anxieux, demi malin de Marguerite, qui l'observait de la fenêtre de la salle à manger. Tout à coup, M. Aymard et Georges s'approchèrent, et Anne releva la tête en rougissant.

— Décidément, ce volume vous intéresse, dit M. Aymard en riant.

Anne n'osa pas regarder Georges. Un instant après, M. Aymard s'éloigna pour relever quelques arbustes, et le jeune homme resta debout à l'entrée de la tourelle.

— Puis-je demander quel est le livre qui vous a rendue si matinale ? dit-il en souriant.

Anne hésita un instant, puis le lui tendit. Georges regarda le titre, tressaillit, et laissa tomber le volume sur la petite table rustique. Le sourire s'était effacé de ses lèvres.

— Quoi ! vous intéresse-t-il véritablement ? Le public en a fait peu de cas. . . . C'est un de ces ouvrages oubliés aussitôt que parus. . . .

Il y avait tant de douloureuse amertume dans sa voix qu'Anne lui tendit la main par un mouvement spontané.

— Ce livre est si noble ! s'écria-t-elle avec chaleur. Il comprit qu'elle savait tout, et devint mortellement pâle.

— Ainsi, dit-il, les dents serrées, rien ne me sera épargné, pas même l'humiliation de voir cet essai malheureux connu de vous, et son auteur encore diminué à vos yeux par un échec si complet !

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes.

— Qu'importe la forme plus ou moins attrayante, dit-elle, si les pensées sont hautes, l'intelligence large et pleine, le cœur loyal et généreux ? Je suis fière qu'un de mes amis ait pensé ce livre.

— Mais non pas qu'il l'ait écrit ! ajouta-t-il d'un accent amer. Je vous le répète, je suis fâché que vous ayez lu cet ouvrage. . . . Je redoutais votre jugement. . . . Vous êtes d'autres ont dû vous le dire avant moi, tellement supérieure aux femmes de votre âge. . . .

— Ne parlez pas ainsi ! s'écria-t-elle douloureusement. Si j'ai pu croire non pas mes facultés, mais mes aspirations supérieures à celles des autres jeunes filles, j'en ai été cruellement punie. . . . Je me suis méprise sur moi-même et sur ceux qui m'entouraient, mes jugements ont tous été faux, oui, tous ! parce que je ne savais pas où était le bonheur ici-bas.

Elle pleurait, et Georges, très ému, balbutia :

— Et où pensiez-vous le trouver ?

— En moi-même. . . . Ah ! si j'avais su me laisser diriger par les autres !

Elle tordit involontairement ses mains dans un élan de douleur, puis reprit avec un calme forcé :

— Ne dites jamais que je suis supérieure aux autres femmes. . . .

Qui tend à se placer dans une sphère à part doit souffrir de l'isolement. . . . J'ai été folle et présomptueuse. . . . Maintenant, j'ai soif de me laisser conduire et guider. . . .

Il la regardait avec surprise, interdit et désolé à la vue de son chagrin. Il l'attribuait en partie à la pensée de retourner vivre chez M. de Douhaut, et sa généreuse nature l'emporta.

— Jadis, dit-il, vous avez refusé ma main. . . . Depuis, j'ai pu croire qu'un autre. . . . Oh ! pardonnez-moi de vous le demander, mais cet autre ? . . .

— Celui auquel vous faites allusion m'a marchandée répondit Anne, tremblante, et le prisme à travers lequel je le voyais s'est évanoui. . . . Il y a eu des malentendus dans ma vie, ajouta-t-elle, fondant de nouveau en larmes.

— Alors, si votre cœur est libre, laissez-moi vous offrir mon nom. . . . Je sais que vous ne m'aimez pas, mais j'ai la confiance que mon dévouement gagnera un jour votre tendresse. . . . Du moins, vous aurez un foyer, et ma vie sera consacrée à vous rendre heureuse.

Les sanglots de la jeune fille redoublèrent, et Marguerite, qui venait d'apparaître à l'entrée de la tourelle, s'arrêta, interdite.

— Je vous afflige de nouveau ! s'écria Georges, désolé.

Anne lui tendit la main, et leva sur lui ses yeux timides et brillants.

— Je ne pouvais pas vous demander moi-même d'être votre femme, dit-elle, souriant à travers ses larmes.

Une exclamation étouffée lui répondit. . . .

Le bras puissant de Georges se glissa avec un tendre respect autour de sa taille frêle, et elle sentit sa vie soutenue et protégée. . . .

XXVII

Madame Georges Auvray vit à Beaubois, à l'abri de la tendresse si pure et si forte qui, chaque jour, fait éclore en elle des qualités plus douces. . . . La gaieté de Georges a fait envoler sa mélancolie, et le bonheur, ses rêves d'ambition. Leurs courts séjours à Paris leur font apprécier davantage les joies de leur foyer, et Anne n'envie point l'existence brillante de Laurence, qui, tout entière au monde, et l'idole de son entourage, continue cependant à tenir son mari sous le charme. . . . Mais, bien que son visage reste jeune, madame de Douhaut songe parfois avec tristesse aux années qui s'avancent. . . . Peut-être alors cherchera-t-elle auprès de Georges et d'Anne les joies les plus paisibles de l'âge mûr. . . .

M. et madame Aymard viennent chaque année à Beaubois, et le grave professeur, faisant amende honorable, a reconnu qu'une femme peut être conquise par un insuccès. . . .

— Anne, s'écrie le Dr Sertan, arrivé à l'improviste, et faisant sauter sur ses genoux l'enfant de Georges, qui fourrage en riant sa chevelure en désordre, je voudrais que la pauvre Alix vous vit ainsi, mariée, mère, joyeuse et vraiment féminine !

Georges baise tendrement le visage souriant de sa femme bien-aimée, et redresse sa grande taille avec l'innocent orgueil d'un homme heureux. . . .

LES ÉCHECS

Montréal, 8 juin 1882.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure.

SOLUTIONS JUSTES :

No. 312. — MM. H. Lupien, Québec ; H. Lalandry, New-York ; V. Gagnon, S. Tudeiu, Eusèbe J. Maurien, Québec ; F. H. Gingras, Trois-Rivières ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; E. Legault, Ottawa ; N. H. Guérin, M. Lafrenai, P. Fabien, L. Dargis, Montréal ; Un amateur, Terrebonne.

NOUVELLES.

La veille de l'ouverture du tournoi international d'échecs à Vienne, dit la Vie Moderne, un banquet en l'honneur des joueurs étrangers a été offert par le baron Albert de Rothschild, président du cercle des échecs de cette ville, qui a annoncé que l'empereur François-Joseph mettait à la disposition du comité une somme de 5,000 francs qui doit être affectée à la création d'un prix d'honneur.

Nous donnerons à la fin du tournoi un tableau indiquant le résultat définitif de la lutte : d'ici là, nous nous contenterons d'enregistrer les résultats que nous penserons devoir intéresser nos lecteurs. Citons pour aujourd'hui la victoire de M. Steinitz sur M. Blackburne, de MM. Winawer sur MM. Zukertort et Blackburne, du capitaine Mackenzie sur M. Winawer, de M. Zukertort sur M. Steinitz, de M. English sur M. Paulsen, enfin les deux parties nulles jouées par le capt. Mackenzie contre MM. Steinitz et Zukertort.

Il sera distribué près de 15,000 francs de prix ainsi répartis : 1er prix, 10,000 francs ; 2e prix, 2,000 fr. ; 3e prix, 1,000 fr. ; 4e prix, 500 fr. ; 5e prix, 300 fr. ; 6e prix, 200 fr.

Plus récent.—Au moment de mettre sous presse une dépêche de Vienne arrivée en cette ville donne le résultat suivant : Mackenzie, 13½ parties ; Winawer et Mason, 13 ; Steinitz et English, 12½ ; Blackburne, 12 ; Zukertort, 11½ ; Hurby, 11 ; Ware, 6½.

Durant les jours sombres de la Révolution française, Robespierre avait un soir pris place à une table d'échecs, au Café de la Régence, et attendait depuis longtemps un adversaire, lorsque tout à coup un jeune homme de fort belle apparence s'approcha de lui, et, sans façon, ouvrit la partie. Robespierre perdit cette partie, puis une deuxième. Piqué dans son orgueil, Robespierre dit à son adversaire :

— Quel enjeu mettez-vous ?

— Une tête d'homme, fut la réponse de l'inconnu.

La partie fut de nouveau perdue par Robespierre.

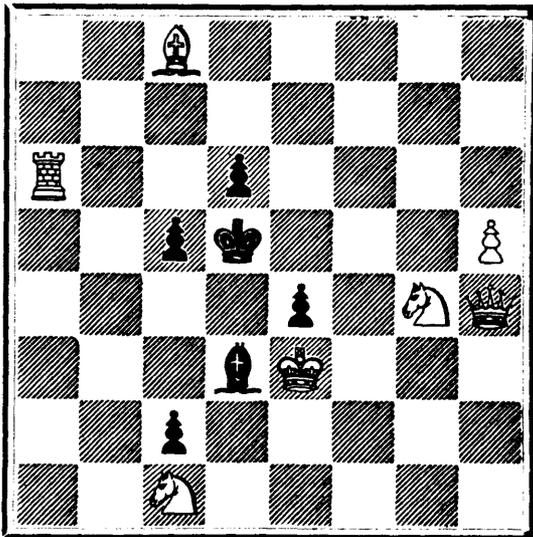
— J'ai gagné, dit le jeune homme, donnez-moi la tête de Louis XVI.

Robespierre, fidèle à sa parole, signa un ordre d'élargissement pour le comte de R. . . . alors emprisonné comme suspect. Ce jeune homme, paraît-il, n'était autre que la fiancée du comte R. . . .

PROBLÈME No. 313.

Composé par Mademoiselle RUDSE, Angleterre.

NOIRS.—6 pièces.



BLANCS.—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION.—No. 312.

<b>Blancs.</b>		<b>Noirs.</b>
1 C 6e F D		1 R 5e R
2 F 2e R		2 R 4e F
3 F 3e D, mat.		
	<b>Si :</b>	1 R 4e F D
2 F 3e R, échec		2 R joue.
3 F 2e R ou 3e F R, mat.		

Méfiez-vous de ces remèdes qui sont annoncés comme guérissant toutes les maladies du foie, des reins, des rognons et autres, car ils ne font que soulager pour quelque temps, tandis que les Amers de Houblon sont un remède certain et efficace ; leur effet est permanent.

RIEN DE SUPÉRIEUR.—C'est ce que dit un correspondant après avoir entendu raconter par M. Marsden sa guérison presque miraculeuse opérée par l'Huile de St. Jacob ; il avait souffert depuis près d'un an d'un rhumatisme aigu et il a suffi d'une seule bouteille pour opérer cette guérison.—Standard. Syracuse.

**\$200 de récompense.** — Cette récompense sera payée à quiconque donnera des informations pour la découverte et la conviction des personnes vendant des Amers de Houblon falsifiés, contrefaits ou imités, ou toutes autres préparations avec le mot de *Houblon*, en vue de frauder le public. Les véritables Amers de Houblon ont une gerbe de houblon vert imprimée sur le blanc de l'étiquette, et sont les seuls purs et le meilleur remède contre les maladies du foie, des rognons et du système nerveux. Méfiez-vous de toutes les autres préparations annoncées dans les journaux comme étant les "Amers de Houblon." Quiconque débitant aucune contrefaçon sera poursuivi.—Compagnie manufacturière des Amers de Houblon, Rochester, N.-Y.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.



CANAL MURRAY.

AVIS AUX ENTREPRENEURS

DES SOUMISSIONS cachetées, adressées au soussigné, et portant la suscription "Soumission pour le Canal Murray," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest, mardi le vingt-septième jour de juin prochain, pour la formation d'un canal devant relier les eaux supérieures de la Baie de Quinté avec le Havre de Presqu'île, sur le lac Ontario.

On pourra voir à ce bureau et à Brighton, une carte de l'endroit ainsi que les plans et devis des travaux à faire, dès et après jeudi le huitième jour de juin prochain ; on pourra aussi s'y procurer des formules imprimées de soumission.

Les entrepreneurs devront se rappeler que chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque de banque accepté pour la somme de \$3,000 : cette somme sera confisquée si le soumissionnaire refuse de signer le contrat pour l'exécution des travaux aux taux et prix offerts, et aux termes et conditions stipulés dans le devis.

Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées.

Ce département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dépt. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 22 mai 1882.



NAVIGATION DE LA RIVIERE TRENT.

Canaux de Fenelon Falls, Rapides Buckhorn et Burleigh.

AVIS AUX ENTREPRENEURS.

DES SOUMISSIONS cachetées, adressées au soussigné, et portant la suscription "Soumission pour la navigation de la rivière Trent," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest, mercredi, le cinquième jour de juillet prochain, pour la construction de deux écluses d'ascension, piliers de pont et autres travaux à Fenelon Falls ; aussi pour la construction d'une écluse aux Rapides Buckhorn, et pour la construction de trois écluses, une digue et piliers de pont aux Chutes Burleigh.

Les travaux à chacun de ces endroits seront adjugés séparément.

On pourra voir à ce bureau des cartes des différents endroits ainsi que les plans et devis des travaux à faire, dès et après mercredi, le vingt-troisième jour de juin prochain ; on pourra aussi s'y procurer des formules imprimées de soumission. Semblable renseignement au sujet des travaux à faire à Fenelon Falls sera fourni à cet endroit-là, et quant à ceux de Buckhorn et Burleigh, on pourra obtenir ces renseignements au bureau de l'ingénieur local, Peterborough.

Les entrepreneurs devront se rappeler que les soumissions pour les divers travaux devront être accompagnées d'un chèque de banque accepté, comme suit :

Pour les travaux de Fenelon Falls. . . . .	\$1,000
do Rapides Buckhorn. . . . .	500
do Chutes Burleigh. . . . .	1,500

Et que ces diverses sommes seront confisquées si le soumissionnaire refuse de signer le contrat pour l'exécution des travaux aux taux et prix offerts, et aux termes et conditions stipulés dans le devis.

Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées.

Le département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Département des chemins de fer et canaux, Ottawa, 22 mai 1882.

Un gavroche irrespectueux passe devant l'hôtel de Sarah Bernhardt, avenue de Villiers, et dit à un ami :

—Tu vois ça, eh ben! c'est Péni à Sarah!

—Je hais la province!  
—Quelle ville...!  
—Oh! mon cher, j'y suis resté trois mois et je peux vous affirmer une chose, la nuit.  
—Laquelle?  
—C'est qu'on s'y endort en dormant!!

L'HUILE ST-JACOB



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, l'Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendus Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Medecines.

A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.



Chemin de Fer Intercolonial

1881—Arrangements d'Hiver—1882

A partir du 21 Novembre 1881, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Table with 2 columns: Station and Time. Includes destinations like Rivière-du-Loup, Trois-Pistoles, Rimouski, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, New-Castle, Moncton, Saint-Jean, and Halifax.

Ces trains font la connexion à la Jonction des Chaudières, avec les trains du Grand-Tronc qui partent de Montréal à 10.00 p. m.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche.

Les trains quittant Halifax à 2.45 p. m., et St-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6 hrs. a. m., en faisant connexion à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc à 8.10 p. m., restent à Campbellton le dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON,

Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est,

No. 12, rue Saint-François-Xavier, ancien local du bureau de Poste, Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant-en-Chef.

Moncton, N.-B., 15 nov. 1881.—52 f.

BULLETIN MENSUEL

Bureau de Poste de Montréal

JUIN 1882

Table of monthly mail schedules with columns for destination (Ontario, Québec, États-Unis, Grande-Bretagne), time, and frequency.

(A) Sacs pour Char Palais ouverts jusqu'à 8.45 heures a.m. et 9.15 p.m. (B) Sacs pour Char Postal ouverts jusqu'à 9.00 heures p.m.

A. BELANGER MEUBLES PREMIERE CLASSE

Spécialité d'Ameublements de Salon 276 RUE NOTRE-DAME MONTREAL.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION



On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon.

Compagnie du chemin de fer du Pacifique canadien

La COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE CANADIEN offre à vendre des terres dans la FERTILE CONTRÉE de Manitoba et le Territoire du Nord-Ouest, moyennant certaines conditions de culture, à raison de

\$2.50 L'ACRE

Le prix d'achat est payable un sixième comptant et la balance en cinq versements annuels avec intérêt à six pour cent.

UNE REMISE DE \$1.25 L'ACRE

est allouée pour la culture, tel que décrit dans les règlements agraires de la Compagnie.

LES TITRES DE PROPRIÉTÉS

de la Compagnie, que l'on peut se procurer dans toutes les agences de la Banque de Montréal, et dans les autres institutions financières du Canada, seront

RECUS A DIX POUR CENT DE PRIME

sur leur valeur au pair, plus les intérêts composés, pour et en paiement du prix d'achat, diminuant d'autant par conséquent le prix de la terre pour l'acheteur.

Des conditions spéciales seront faites aux compagnies d'émigration et d'agriculture. Pour copie des règlements agraires et autres détails, s'adresser au commissaire des terres de la compagnie, JOHN McTAVISH, à Winnipeg, ou au soussigné,

(Par ordre des directeurs.) MONTREAL, 1er Décembre 1881.

CHARLES DRINKWATER, SECRÉTAIRE.



CANAL WELLAND

Avis aux Entrepreneurs

DES soumissions cachetées, adressées au soussigné et portant la suscription: "Soumission pour le Canal Welland," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des mailles de l'Est et de l'Ouest, MARDI, le 11e jour de JUILLET prochain, pour certains changements à faire à l'écluse No. 2, sur la ligne de l'ancien Canal Welland, et l'agrandissement de la dite écluse.

On pourra voir une carte de l'endroit ainsi que les plans et devis des travaux à faire, à ce bureau et au bureau de l'ingénieur local, Thorold, dès et après MARDI le 27e jour de JUIN prochain; l'on pourra aussi obtenir des formules imprimées de soumission.

Les entrepreneurs devront se rappeler que chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque de banque accepté pour la somme de \$1,500; cette somme sera confisquée si le soumissionnaire refuse de signer le contrat pour l'exécution des travaux aux taux et prix offerts, et aux termes et conditions stipulés dans le devis.

Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées. Le département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dépt. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 22 mai 1882.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains.

L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON, AVOCATS,

No. 11, Cote de la Place-d'Armes. MONTREAL

ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY, C.R. F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROSSEAU, L.L.B.

LORGE & CIE.

21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

MOUSSEAU, ARCHAMBAULT & MONK

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Etat. F. D. MONK, B.C.L.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND (LIMITÉE)

CAPITAL ..... \$200,000

ELECTROTYPEURS, LITHOGRAPHES, IMPRIMEURS, GRAVEURS, EDITEURS, ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre: 12 presses à vapeur.

1 machine patentée à vernir les étiquettes.

1 machine électrique à vapeur.

4 machines à photographie.

2 machines à gravure photographique.

2 machines à enveloppe.

Aussi: Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soin et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE. Toutes commandes par Poste promptement exécutées. G. B. BURLAND, Gérant.